

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

LA VICTOIRE DES ÉPARGES

Récit d'un Témoin

Extrait d'une lettre écrite par un officier d'état-major en mission aux Éparges au cours des derniers combats qui nous ont rendus maîtres de cette importante position.

Les Eparges sont à nous. Pour savoir ce que cela veut dire, il faut y avoir été.

Depuis les derniers combats commencés le 5 avril, la position s'annonce de loin par le roulement continu de l'artillerie. Des hauteurs, à 4 ou 5 kilomètres, le spectacle nocturne est effrayant et superbe.

Les projecteurs de la place de Metz, amenés en Woëvre par les Allemands, trouvent l'ombre de leur large pinceau lumineux, croisé parfois avec celui des nôtres. Les fusées éclairantes zigzaguent dans le ciel comme des feux d'artifice. L'éclatement des projectiles et leurs lueurs sonores rappellent seuls la proche et sanglante réalité.

A minuit, je suis parti pour la position, lanternes éteintes, par une route qu'ont crevée les obus, sous la pluie implacable, qui n'a pas cessé d'accompagner notre effort des derniers jours.

Dans l'ombre, nous voilà maintenant montant à pied vers les Eparges. La boue nous vient à mi-jambe. Il faut lutter à chaque pas pour s'en détacher.

Parfois une invisible cuvette d'obus ouvre sous nos pieds un piège profond et nous descendons jusqu'à la ceinture. Nous n'avons ni sac, ni fusil qui pèsent sur nos épaules et pourtant nous n'en sortons qu'à grand-peine.

Tout à côté, rapprochée par l'ombre épaisse, la fusillade claque fiévreusement. Ce sont les Allemands qui contre-attaquent pour reprendre la position qu'ils nient avoir perdue.

A un tournant, un bruit de boue qui gicle accompagne une sourde explosion: une marmite vient d'éclater à vingt mètres. Dès lors, c'est continu. Pouf! Clac! Pouf! Clac!

La boue nous colle au sol. Mais elle étreint aussi les projectiles et diminue leur puissance de mort.

Des ombres glissent près de nous: blessés qui descendent, ravitailleurs qui montent. On passe en silence. Dans ce cloaque, la marche même est un rude effort.

Voici des arbres, des arbres morts, coupés, décapités, qui se dessinent dans la clarté mobile des projecteurs: c'est le ravin du bois des Eparges, théâtre des combats de février et de mars.

Une compagnie du génie est dans le boyau. Nous montons sur le parapet. Les marmites tombent de plus en plus nombreuses, avec le même bruit humide et comme atténué par la boue.

Le déplacement de l'air nous jette le nez par terre; des éclats, des pierres, des troncs d'arbre sont précipités sur nous: simples contusions.

On se relève en glissant. On repart. Un obstacle nous arrête. Le petit jour sale, qui surgit, laisse reconnaître un cadavre, raide et fangeux, extrait sans doute la nuit du boyau qu'il obstruait. Est-il Allemand? Français? Impossible d'en juger.

« Appuyez à droite, crie une voix. Ils tirent à flanc de coteau. » Trois projectiles successifs et rapides confirment aussitôt la valeur du conseil. Les Boches travaillent sérieusement et leur mauvaise humeur est bruyante.

Nous sommes à mi-pente. L'escarpement est raide. Plus moyen d'avancer. On glisse trop. Une nouvelle marmite nous assoit, sous une pluie pareille de pierres et d'éclats. On se tâte: rien de cassé, des bleus seulement. « Y a du bon! », murmure un poilu sympathique.

Un bout de corde pend: on se hisse. Puis des piquets branlants forment une manière de rampe.

Notez que, par ce chemin, nos hommes sont ravitaillés en munitions, en vivres, en eau, évacués quand ils sont blessés et vous concevrez pourquoi j'ai décrit, tel qu'il est, le sentier meurtrier qui conduit aux Eparges.

Voilà les tranchées: on est à l'abri. On souffle. Tranchées toutes spéciales, trottoir roulant de boue, fleuve épais descendant avec une lourde puissance du sommet jusqu'à la vallée. On enfonce et il faut se raidir pour ne pas tomber.

Pourtant des hommes sont là, non point des passants, comme nous, mais des habitants stables, à qui la relève n'apporte que ce repos intermittent, sur quoi pèse l'imminence d'un nouveau séjour dans la boue.

Le régiment occupant en est à son quatrième jour et à sa cinquième nuit et c'est

ainsi, pour lui, depuis octobre. Ce soir, il descendra au repos.

La boue a revêtu les soldats d'un uniforme dont l'invisibilité défie toute concurrence. Ils sont habillés de terre, coiffés de terre, masqués de terre. Le pantalon, la capote, le visage, les cheveux, les armes sont enduits de terre. Chaque poil de la moustache a son enveloppe terreuse. La culasse des fusils seule est, tant bien que mal, protégée d'un chiffon.

Ces hommes veillent là, dorment là, mangent là. Et c'est là aussi qu'ils se battent.

Les Boches, ce matin même, nous donnent un échantillon de leur manière. A part les torpilles aériennes, dont ils ne peuvent plus se servir — ils sont trop loin — ils ont déchaîné le grand jeu: canons lourds, 77, mitrailleuses, fusillades.

Les tranchées, que nous venons de leur prendre, sont encore très peu sûres: parapets trop bas, parce qu'hâtivement retrouvés; défilés insuffisants. Tout à l'heure un capitaine du génie, ayant levé la tête, a reçu une balle dans la tempe.

Les marmites, elles aussi, tombent dru. Elles font heureusement plus de bruit que de mal et portent rarement dans la tranchée même. Car le tir ennemi n'est plus réglé, puisque le sommet nous appartient.

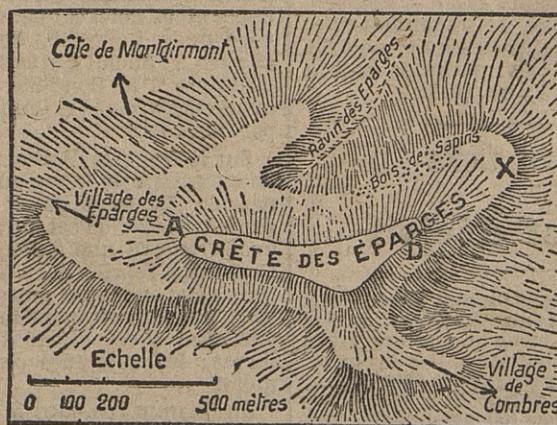
Les poilus nous offrent le café. Ils sont contents qu'on vienne les voir dans leurs trous et leur dire sur place que le général en chef pense à eux et les remercie. Ils sont éreintés. Mais ils sont libres d'esprit et tous ont le mot pour rire.

Que les Boches aient été sortis de leur forteresse: qu'en ce moment même la compagnie de tête leur passe redescendre les pentes sud plus vite qu'ils ne l'ont gravies, cela permet de souffrir du froid, de la pluie, de la fatigue sans en être écrasé: sublime réconfort apporté par l'idée au corps puissant!

Le combat, ses chances et ses risques, voilà le sujet

ordinaire de leurs propos. Cultivateurs, ouvriers, employés ou rentiers, ils ont tous la même âme, les mêmes pensées, les mêmes espoirs. La guerre est devenue leur chose, leur vie, leur tout. Ils savent qu'ils ont fait une grande œuvre enlevant cette crête formidable. Ils ne demandent qu'à recommencer.

Il faut refaire après eux le chemin qu'en deux mois ils ont parcouru victorieusement pour concevoir avec précision l'infini respect dont ils sont dignes. Jamais les gro-



guards, aux pires heures de la retraite de Russie, n'ont connu de telles épreuves.

Le courage moderne a déculpé avec la perfection des armes modernes. Enlever les Eparges sous le feu des 210, des lance-bombes et des mitrailleuses, c'est travail de géants, dont aucune guerre du passé ne peut suggérer l'horreur.

Ce travail, nos hommes trouvent l'énergie de l'accomplir dans leur conscience et aussi dans l'exemple de leurs chefs. Ce qu'ont fait, ce que font chaque jour les officiers, c'est aux hommes qu'il faut le demander.

Les Eparges nous ont coûté cher en *caïdes*, parce que l'officier français, confiant dans ses soldats, est fier de marcher devant eux.

Notre visite se poursuit, toujours dans la boue. « Vous n'auriez pas cru qu'il y en avait tant, me dit orgueilleusement un gosse de la classe 1915. » La boue, c'est leur domaine. Ils en viennent à lui devoir même de la gaieté : témoin l'histoire de « moi, Boche ! »

C'était la nuit dernière. Une patrouille sort, reconnaît les lignes ennemis, rentre se chauffer dans un abri souterrain, les hommes tassés les uns contre les autres.

Dans le silence, que troublent déjà les ronflements des dormeurs, une voix dit : « Moi, Boche ! » Personne ne répond. La voix insiste : « Moi, Boche ! » On croit à une scie et on crie : « F... nous la paix ! » La voix reprend : « Moi, Boche ! » Cette fois, c'est un concert d'imprécactions. L'abri tout entier réclame le droit au sommeil.

Le lendemain, au jour, on trouva dans l'abri un hôte inattendu, que la boue avait habillé comme les autres. C'était un Boche, — « moi, Boche ! » — un soldat qui avait suivi la patrouille pour se libérer du pain KK, des serre-fil à revolver et des mitrailleuses où l'on enchaîne les servants — un vrai Boche, qui avait dit vrai, sans qu'on voulût le croire ni même l'écouter...

Un ardent soleil dore les plateaux et éclaire les plaines. Le jour est levé. Pour la première fois, depuis une semaine, il ne pleut pas. La contre-attaque allemande a piteusement échoué. Notre artillerie, maintenant, est à peu près seule à gronder. Par-dessus le parapet, on voit de temps à autre voler en l'air des sacs à terre, des fusils, une fois même un Boche tout entier. Notre 75 fait de bonne besogne.

Les hommes de boue se regardent avec des yeux rieurs. La journée sera tranquille. L'ennemi en a assez. Ses marmites se font rares. On le tient. On l'a eu. On l'a.

LES OPÉRATIONS

L'Assaut décisif

Le 5 avril, nous tentons l'assaut décisif. Mais le 6, les Allemands contre-attaquent et nos hommes, finalement, reculent. L'affaire est à recommencer. Elle recommence le soir même. Le 7 au matin, nos magnifiques soldats font le compte de leurs gains depuis le 5 : 500 mètres de tranchées et plus de 100 prisonniers, dont plusieurs officiers. Le 8, dès neuf heures du matin, nous reprenons l'attaque. A dix heures, le sommet (D) et la crête à l'ouest (A) sont à nous. A minuit, après quinze heures d'une lutte furieuse, la presque totalité des Eparges nous appartient. Nous avons enlevé 1,500 mètres de tranchées, dont le bastion formidable, qui est la clef de la position.

Un régiment frais est amené. C'est à lui qu'est confiée la mission de mettre le point final à notre victoire.

Le 9 avril, à 15 heures, nous attaquons. Le sol est creusé de cuvettes profondes où les hommes disparaissent parfois. La pluie fait rage ainsi que le vent. A 10 heures du soir, nous enlevons l'extrémité est (X), nous tenons

tout le massif des Eparges. Notre long effort est couronné de succès. L'ennemi contre-attaque dans la nuit du 11 au 12. Il est repoussé. Il ne lui reste plus qu'une ressource : c'est de débaptiser la crête et d'en donner le nom aux hauteurs plus au sud qu'il tient et que nous n'avons pas attaquées.

L'état-major allemand, qui avait amené aux Eparges une de ses meilleures divisions et y avait joint 5 bataillons de pionniers, les mitrailleuses de la place de Metz, un grand nombre de lance-bombes de 21 et de 24, était résolu à tout sacrifier pour garder les Eparges, cette crête maîtresse. Il a fourni le maximum de résistance. Les troupes qu'il a engagées ont eu une conduite magnifique. Pour s'assurer de leur fermeté, rien n'a été négligé et pour épargner aux mitrailleurs la tentation de cesser le feu, on est allé jusqu'à les enchaîner à leurs pièces. Malgré tout, nous avons été vainqueurs.

Faits de guerre DU 13 AU 16 AVRIL

La journée du 13 avril a été calme sur l'ensemble du front. Nous en avons profité pour consolider nos positions sur les divers points où nous avons progressé depuis huit jours.

Le 15 avril, une escadrille de quinze appareils a jeté des bombes avec plein succès sur les bâtiments militaires allemands d'Ostende. Nos appareils, violemment canonnés, sont rentrés tous indemnes. Le même jour, notre artillerie a abattu un avion qui est tombé en face des lignes anglaises, en arrière des tranchées allemandes, au nord d'Ypres.

Le 14 avril, un zeppelin a jeté des bombes au-dessus de Bailleul ; il visait le terrain d'aviation, qu'il n'a pas atteint, mais il a réussi à tuer trois civils !

Dans la région d'Arras, à Notre-Dame-de-Lorette, nous avons remporté, le 15 avril, un brillant succès qui a complété celui du mois dernier. Nos troupes ont enlevé à la bâtonnette tout l'éperon sud-est ; elles tiennent maintenant la totalité des pentes qui descendent jusqu'aux lisières d'Ablain-Saint-Nazaire. Nous avons fait 160 prisonniers, dont plusieurs officiers, pris 3 lance-bombes et 2 mitrailleuses.

Dans la région d'Albert, notre artillerie lourde a complètement bouleversé les tranchées et les abris de l'ennemi à Ovillers, au nord de la Boisselle. Dans la journée du 15 avril, l'ennemi a attaqué sans succès nos positions à la Boisselle et à Thiepval ; ses mouvements ont été immédiatement arrêtés par notre feu.

Sur le front de l'Aisne, les combats continuent autour de Berry-au-Bac. Dans la journée du 12, nous nous sommes emparés d'une tranchée à l'est du village. Le 13, nous avons enlevé une seconde tranchée, que l'ennemi a repris dans la nuit du 13 au 14. Mais nous avons pu nous installer à proximité dans une tranchée nouvelle. Un avion allemand a été obligé d'atterrir dans nos lignes ; les aviateurs ont été faits prisonniers.

Nous avons également bombardé la gare de Fribourg-en-Brisgau.

nos avant-postes, est tombé près d'Ormes, au nord de Verdun, à 600 mètres de nos lignes ; un des aviateurs a été atteint par une balle.

Sur les Hauts-de-Meuse, aux Eparges, dans la soirée du 13, le feu de notre artillerie a arrêté net une contre-attaque allemande qui essayait de déboucher de Combres. Le 14, l'ennemi à bombardé nos positions ; dans la nuit du 14 au 15, il a contre-attaqué, à trois reprises, pour reprendre le saillant est. Il a été repoussé et a subi de fortes pertes ; le 15, à midi, il a recommencé le bombardement.

Au sud de Saint-Mihiel, au bois d'Ailly, nous avons élargi notre front en nous emparant de la principale tranchée ennemie et, au nord de cette tranchée, d'une bande de terrain de 400 mètres de front sur une profondeur de 100 mètres. Toutes les contre-attaques allemandes ont été repoussées.

En Woëvre, le 13 avril, nos avions ont bombardé avec succès les hangars militaires de Vigneulles et dispersé non loin de là un bataillon en marche. Au bois de Mortmare, dans la journée du 13, nous avons fait des progrès à l'ouest de notre ligne, notamment dans le voisinage de la route de Flirey à Essey. Dans les journées suivantes, nous avons consolidé et maintenu nos nouvelles positions en repoussant toutes les contre-attaques ennemis. Des prisonniers, deux canons-revolvers de 37 millimètres, deux lance-bombes, une mitrailleuse, des centaines de fusils, des milliers de cartouches et de grenades sont restés entre nos mains.

Près de Fey-en-Haye, l'ennemi a bombardé nos lignes, mais son infanterie n'a pas attaqué.

Au bois Le Prêtre, nous avons conquis, le 13, une partie de la ligne ennemie et nous l'avons conservée, en dépit des contre-attaques, par lesquelles l'ennemi a essayé, le 14 et le 15, de regagner le terrain perdu par lui.

Près de Luéville, un avion ennemi a été obligé d'atterrir dans nos lignes ; les aviateurs ont été faits prisonniers.

Dans les Vosges, au nord de la Lauch, nous avons progressé de 1,500 mètres, dans la direction de Schnepfenrichkopf, au sud-ouest de Metzeral.

A titre de représailles contre le bombardement de Nancy par un zeppelin, un de nos avions a jeté cinq bombes sur le grand quartier général allemand ; des projectiles sont tombés sur les bâtiments où est installé, à Mézières-Charleville, l'état-major impérial.

Nous avons également bombardé la gare de Fribourg-en-Brisgau.

RUSSIE

Officiel. — Dans la région d'Ossovietz, les Allemands ont pris l'offensive, mais ils ont été facilement repoussés.

Dans la région de Mlawa, les engagements de partisans ont tourné à notre avantage.

Sur la rive gauche de la Bzoura, nos troupes ont occupé Kunocin, près de Sochaczew.

Dans les Carpates, les combats continuent. Nous avons repoussé plusieurs contre-attaques. Toutes les tentatives faites par l'ennemi pour passer à l'offensive soit en haute montagne, soit en Bucovine, sur la rive droite du Pruth, ont échoué.

Dans le réseau du col d'Ujok, nous avons réalisé quelques progrès et fait environ 1,000 prisonniers.

On ne signale aucun changement important sur les autres secteurs du front.

Presque partout, le dégel qui commence a mis les routes en mauvais état.

INFORMATIONS NAVALES

Dans la matinée du 15 avril, un croiseur français a détruit un pont de la voie ferrée qui relie le réseau intérieur de Syrie à la ville de Saint-Jean-d'Acre.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

La reine des Belges. — Les soldats belges ont une profonde vénération pour leur « petite reine », qui fut de la retraite d'Anvers, qui fut de la bataille de l'Yser, qui fut du « dur hivernage », car elle ne quitta pas le roi un instant et qui, de la villa côtière où, en toute simplicité, elle s'est installée, ne cesse, au bruit du canon, de se consacrer, avec fièvre et tendresse, aux soins des blessés et des combattants.

La reine a reçu récemment une délégation de troupes. Le chef de la délégation lui exprime la reconnaissance de tous : « Vous avez su, madame, remplacer admirablement nos mères. La brigade vous en a la plus profonde gratitude. Nous vous sommes attachés à la vie, à la mort ! » La reine, aussi émue que ces braves, leur sera à chacun longuement les mains ; puis, remise de son trouble, les interroge familièrement sur leurs familles, leurs exploits, etc. Les soldats, paysans et ouvriers pour la plupart, lui dirent surtout leur désir de la ramener triomphalement à Bruxelles, dans son beau palais.

« Ce fut, dit cette chronique, durant le siège que Bayonne soutint en 1523 contre les rois d'Angleterre et d'Aragon, réunis, que les femmes de cette ville, se chargeant courageusement d'en défendre les remparts, inventèrent la bâtonnette. »

Et tandis qu'ils prenaient congé, l'un d'eux, de toute son âme, dans sa rude langue paysanne, s'écria, en manière d'adieu : « Ah ! bonne chance, madame la reine ! »

Les sympathies françaises au Japon. — Le capitaine Paquin, tombé au champ d'honneur au début de la guerre et cité à l'ordre de l'armée, avait séjourné au Japon pendant trois ans, et en qualité de chargé de mission, il avait été attaché au 66^e régiment d'infanterie japonaise. Il avait entretenu les meilleures relations avec ses camarades d'armes, qui, à son départ du régiment, lui offrirent une magnifique épée. Cette épée, le capitaine Paquin la tenait à la main, le 22 août, quand il fut mortellement frappé d'une balle en plein cœur.

Toujours les mêmes. — Ceux qui connaissent l'histoire de la guerre de 1870 que par les livres sont enclins à penser que les Allemands montrèrent, à cette époque, plus d'humanité à l'égard des prisonniers qu'ils n'en témoignent aujourd'hui. La vérité est que le Boche est immuable dans ses instincts de férocité.

Les rangs de la « Société des anciens prisonniers de guerre », se sont bien éclaircis. Mais beaucoup parmi eux peuvent encore nommer les commandants qui avaient une âme de bourgeois, imaginant pour les malheureux soldats placés sous leur surveillance des punitions sauvages, dont la moindre était d'attacher trois heures durant à un poteau, par un froid terrible, le soldat coupable d'une infraction à la discipline. A Stettin, on rafraîchit sur ce châtiment en ôtant à l'homme puni tous ses vêtements.

Un décor de feuilles de chêne court autour du couvercle et du col et pare les anses. Au sommet de la panse, le coq gaulois, dressé sur ses ergots, chante clair ; au bas, l'aigle, une aile cassée, les serres ouvertes, détendues, laisse échapper un glaive ; au centre, dans un semis d'étoiles et de feuilles de chêne, un médaillon porte cette inscription : LA MARNE, Septembre 1914.

Pour « notre Joffre ». — Une œuvre à la fois délicieuse et forte vient de sortir des fours de Sèvres.

C'est un hymne au grand feu, comme il convenait, en souvenir de la bataille de la Marne ; c'est une gourde d'honneur pour « notre Joffre », gracieusement modelée et ornée de dessins délicats — blanc sur gris — par M. Marcadier.

Un décor de feuilles de chêne court autour du couvercle et du col et pare les anses.

Au sommet de la panse, le coq gaulois, dressé sur ses ergots, chante clair ; au bas, l'aigle, une aile cassée, les serres ouvertes, détendues,

laisse échapper un glaive ; au centre, dans un semis d'étoiles et de feuilles de chêne, un médaillon porte cette inscription : LA MARNE, Septembre 1914.

Il leur faudrait vingt-huit ans. — A l'assemblée générale d'une grande compagnie de navigation anglaise, il a été établi que, même si les sous-marins allemands arrivaient à couler tous les jours un navire britannique de plus de cent tonnes, il leur faudrait vingt-huit ans pour détruire les flottes marchandes en existence, sans compter les navires en construction.

Voilà pour les pertes de navires. Quant aux pertes en argent, un exemple curieux de ce qu'elles peuvent représenter a été donné dans la même assemblée.

La prise par un croiseur allemand du vapeur la Corinthe, y a-t-on expliqué, a coûté à la compagnie, l'assurance une fois réglée, la somme totale de... 123 fr. 30.

La Semeuse. — La Monnaie vient de frapper et de lancer dans la circulation toute une armée — la classe 15 — de piécettes de 50 centimes au millésime de l'année actuelle, qui sera certainement l'année de la Victoire.

Et cette émission de la petite Semeuse, la première de 1915, évoque celle qui fut la dernière de 1897. Le célèbre graveur Roty vendait alors de présenter son modèle. Quelques-uns

Le beau Jardin

« Quel beau jardin ! » s'écria le Grand Roi, en contemplant l'Alsace.

« Ah ! monsieur, me disait un vieux gardien du Musée de l'Armée, quel pays ! il y a tout ! Il y a du blé, de l'orge, du froment, du colza, du lin — et il pensait aux champs ondulants du Kochersberg entre Saverne et Strasbourg, le plus riche pays de cultures de l'Alsace. Il y a du foie — et il pensait aux prairies que parsèment les boutons d'or et les pavots. Il y a du tabac, il y a du houblon qui, autour de Haguenau, enroule ses tiges à des perches gigantesques. Il y a du vin — et il pensait aux vignes de Ribeauvillé, de Riquewihr, de Turckheim, de Volxheim et de Guebwiller ; au Kitterlé, qu'on appelle brise-mollets ; au Rangen qui capte que nul ne peut en supporter un pot ; au Finkenwein, le vin des pins. Il y a du poisson — et il pensait aux truites des ruisseaux, aux carpes, aux brochets du Rhin. Il y a du gibier — et il pensait aux brocards des bois, aux perdrix, aux faisans, aux lièvres de la plaine, aux canards, aux macreuses, aux sarcelles, aux bécassines, aux râles, à tous les oiseaux migrateurs qui peuplent les îles du Rhin. »

Il se tut un instant et cherchant une dernière phrase qui exprimait toute son admiration, il ajouta : « Il y a même de la moutarde ! »

C'est un très vieux pays, l'Alsace, et comme tous les vieux pays, il a ses costumes et ses coutumes. Qui ne connaît ses costumes, au moins les plus populaires : ceux de la basse Alsace ? Les hommes portent le pantalon noir, la veste courte et noire aussi, le gilet rouge à double rangée de boutons ouvert sur la chemise de toile blanche, le feutre noir. Naguère, les vieux portaient un ample habit noir avec un tricorne, et les anabaptistes une redingote sans bouton. Du côté de Wissembourg, un bonnet de fourrure remplace en hiver le feutre noir.

Le costume des femmes est moins simple. D'abord sur un jupon de couleur, en flanelle et à grands ramages, fortement froncé à la taille et garni dans le bas d'un large ruban écossais, une jupe de serge, frisée à la taille comme le jupon, mais plus courte, fermée sur le côté et bordée d'un long ruban de velours à fleurs polychromes ; la jupe est rouge si la femme est catholique ; verte, si la femme est protestante.

Ensuite un corset de velours ou de soie à fleurs, d'une grande richesse de couleurs ; un plastron chargé de paillettes d'or et d'argent et de verroteries brodées en dessins variés sur un fond de fant

tout petit et sur la nuque, et dont aujourd'hui les frances exigent un tour de main difficile à acquérir. Telle couturière habile dans cet art est recherchée de tous les villages voisins.

Bien que les mœurs tendent partout à s'uniformiser, beaucoup de vieilles coutumes persistent en Alsace.

Le mariage revêt encore dans beaucoup de villages des rites compliqués et pittoresques. Quelques jours avant la célébration des noces, le fiancé, revêtu de ses plus beaux habits, un flot de rubans à la boutonnière de sa veste noire, s'en va à cheval dans les villages, accompagné de trois amis, enrubannés et à cheval comme lui, faire ses invitations. Il arrive au grand trot, s'arrête net, saute à terre, tandis que ses amis demeurent en selle, et, enlevant son feutre ou son bonnet de fourrure, annonce à ses connaissances son mariage prochain et les priés d'y assister. La veille de la cérémonie, toujours escorté de ses cavaliers, il cherche sa fiancée. Elle monte avec sa mère dans un grand char orné de branches de sapin et que traînent au pas deux fortes juments fleuries conduites par un paysan. La fiancée, toute rougissante, emporte avec elle son rouet, son lit et le coffre où s'entassent les trente-cinq jupes que ses parents, fidèles aux vieilles mœurs, doivent lui donner. Le fiancé se tient, à cheval, à sa droite, et la voiture traverse ainsi le village pour mener la jeune fille à sa nouvelle demeure.

PAUL ACKER.

(Le beau Jardin.)

La

PRISE DE L'HARTMANNSWILLER contée par un officier allemand

Extrait d'une lettre trouvée sur un officier fait prisonnier et que celui-ci n'avait pas eu le temps d'envoyer :

« J'ai passé les fêtes de Pâques au Hartmannswiller, sous une pluie d'obus. Vous avez sûrement appris par les journaux les durs combats que nous avons livrés. Ces combats furent terribles. Jamais encore je n'avais passé par pareils moments. Pendant huit jours, nous avons disputé aux Français une parcelle de terrain de 20 mètres de long.

« A la fin, nous avons dû céder devant la pluie d'obus des ennemis, dont les canons, placés dans des positions favorables sur des hauteurs, dominaient nos tranchées; il n'y a plus ni arbres, ni buissons; ce ne sont que d'énormes trous d'obus, les uns à côté des autres.

« Nos tranchées furent complètement combles en peu de temps; les troupes qui les occupaient, morts ou blessés, et les survivants tellement abruti qu'ils furent faits prisonniers sans résistance au moment de l'attaque ennemie...

« Notre artillerie était trop faible pour nous protéger efficacement. D'un autre côté elle ne pouvait atteindre les tranchées ennemis se trouvant à plus de 1,000 mètres d'altitude...

« Les Français continuaient à nous arroser avec des obus de 220 mm et prennent justement ma section comme objectif. J'avais un bel et grand abri souterrain; tout à coup, ne voilà-t-il pas qu'un obus de 220 mm tombe dans ma chambre d'un côté, sort de l'autre et éclate derrière la chambre! De gros rochers tombèrent à travers le toit et tout était « kapout ».

« Alors je me fis faire une autre hutte derrière le rocher, mais les obus continuaient à m'atteindre. Naturellement, je changeai de place immédiatement et me placai derrière un gros rocher. Peu d'instants après, un deuxième obus vient tomber sur le rocher. Par bonheur la fusée se détache de l'obus et toute la matière explosive, une masse puante toute jaune, se déverse sur moi de telle façon que je suis maintenant tout jaune. On n'arrive pas à enlever cette saleté de l'étoffe, de la figure et des mains. J'étais si vilain que tout le monde se moquait de moi. »

Une Fête militaire

Dix mille soldats, réunis au Trocadéro, ont acclamé le Président de la République et le Président du conseil, qui leur a dit la résolution de la France. Puis les meilleurs artistes de Paris leur ont donné une représentation de gala.

La fête pour les blessés que nous annonçons dans notre dernier numéro a eu lieu mercredi en matinée, dans la grande salle du Trocadéro.

Aux premières notes de la *Marseillaise*, qu'exécute avec sa maîtrise habituelle la musique de la garde, chacun se lève.

M. Poincaré entre à ce moment, accompagné des membres du corps diplomatique et des ministres. Il écoute debout notre hymne national et les hymnes des nations alliées.

De leurs bancs, de leurs fauteuils, de leurs loges, les blessés ont acclamé le Président de la République, reconnaissants de la sympathie qu'au nom de la nation il leur témoigne en venant au milieu d'eux. Puis le président du conseil se lève et prononce, applaudi à chacune de ses périodes, une émouvante allocution, saluant, à cette « fête de la gloire » et remerciant tous les soldats du don magnifique qu'ils ont fait au pays.

La France, a déclaré M. René Viviani, est prête à tous les sacrifices, ainsi que ses alliés qui luttent à ses côtés pour le droit et dont je salue, au nom de mon pays, les héroïques soldats confondus dans cette salle avec les nôtres. Tant qu'il faudra combattre, la France combattrait. Elle n'envisagera, d'accord avec ses alliés, l'éventualité de la paix qu'après avoir, avec eux, renfoulé de la patrie belge l'agresseur, restauré pour elle-même l'intégralité de son unité territoriale, brisé d'un effort commun le militarisme prussien, libéré l'Europe. Cela, elle le doit à son histoire, à son passé, à son honneur. J'ajoute qu'elle le doit aussi à ceux de ses enfants qui saignent et qui meurent et qui pensent bien que ce n'est pas au pied des hécatombes qu'une paix précaire pourra germer...

Un BATTERIE DE 75 (se défilant, en quête d'une bonne position). — La seule chose qu'il ne faut pas que je tire, c'est l'attention! LA STATION DE CHEMIN DE FER (qui subit, stoïque, le bombardement depuis huit jours). — La gare demeure et ne se rend pas!

lèvent, applaudissent avec frénésie, criant : « Oui! oui! » Minute inoubliable où l'on sentit passer le souffle de la patrie et de la gloire.

Dialogues français.

Service en Campagne

LE JARDIN (arroisé par les obus allemands). — Les bandits, ils ont reconnu que j'étais un jardin anglais!

UN ARBRE (déraciné). — Hêtre ou ne pas hêtre, that is the question!

UN CYPRÈS (qui se trouve à quelques pas de la tranchée de première ligne). — Ce n'est pas drôle d'être cyprès!

LE CANARD (s'offrant en cible aux Prussiens). — Pendant ce temps, ils ne canardent pas les nôtres!

LA MAISON DU PASSEUR (en ruines). — Mon Dieu! qu'est-ce qu'ils m'ont passé!

LE SAINT-NECTAIRE (qui, en bon fromage, sent venir les Allemands). — A moi, Auvergne, voici les ennemis!

L'ASSIETTE DE FAIENCE (brisée). — Je n'ai rien à gagner : j'étais déjà décorée!

L'ARTICHAUT (qui tire ses plants pour dissimuler une compagnie de zouaves). — A cœur vaillant, rien d'impossible!

LE CARRÉ DE CHOUX (sur lequel vient d'éclater une marmite). — La soupe aux choux se fait dans la marmite. Dans la marmite se fait la soupe aux choux!

L'HARMONIUM (qu'on a retiré de l'église et laissé dehors). — Décidément, je suis destiné au plein champ!

UNE BATTERIE DE 75 (se défilant, en quête d'une bonne position). — La seule chose qu'il ne faut pas que je tire, c'est l'attention!

LA STATION DE CHEMIN DE FER (qui subit, stoïque, le bombardement depuis huit jours). — La gare demeure et ne se rend pas!

ALBERT METZVIL.

DÉDIÉ AU KAISER

On sait que le lieutenant Alfred Humbert, fait prisonnier par les Allemands, a été récemment condamné à six mois de prison pour avoir écrit une poésie satirique sur le kaiser. Cette poésie n'était pourtant pas bien méchante. Nous en connaissons bien d'autres, notamment ces petits quatrains dont l'auteur vient de s'évader des griffes tudesques et que M. Fernand Mazade veut bien nous communiquer :

AU BOCHE GUILLAUME II

Pacifique tu te disais,
Et tu fourbissais ta rapière,
Mais, à présent qu'on fait la guerre,
Tu feras volontiers la paix.

Esprit confus, cervelle fourbe,
Qui rêvas de nous absorber,
Homme qui voulais tout courber,
Tu deviens l'homme qui se courbe.

Des hâbleurs boches longtemps roi,
Tu perds peu à peu ta faconde.
Tu te voyais maître du monde,
Et tu n'es plus maître de toi.

Ce Dieu dont tu vantaies les charmes
Ne t'a montré que du mépris :
Et si tu traverses Paris,
Ce sera parmi nos gendarmes.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

Les Boches chez eux

Chants héroïques.

DEUX PROPHÈTES

« En avant! » criait Déroulède,
« Nous les vaincrons! nous les vaincrons! »
Gambetta disait : « Nous aurons
« Pour venger d'iniques affronts,
« Justice immanente, ton aide! »

Et voici qu'après tant d'années,
L'œuvre de justice apparaît.
Sur les rapines condamnées
Sabat l'inévitable arrêt.
Les heures graves sont sonnées.

O vous, de la terre évadés,
Quelque part, dans l'éther immense,
Si l'on peut vous croire accoudés,
C'est votre fête qui commence ;
O bons prophètes, regardez :

Les voici revenus, les drôles!
A travers la Meuse, le Rhin,
Nous préparant chaînes et geôles.
Mais cette fois, changeant de rôles,
Ils ont la baïonnette au rein.

Les fureurs de leur agonie
Se grisent de sac et de sang.
Mais dans ce défilé impuissant
L'orgueil d'une race honnie
Au fond de l'abîme descend.

Contre elle un monde se soulève.
Trop longtemps semeuse d'effroi,
N'ayant que la force pour loi,
Au seul glaive mettant sa foi,
Elle va périr par le glaive.

Dans l'universelle rancœur
Fierement la France vous nomme,
Prophètes au verbe vainqueur,
Tous deux : Gambetta, le grand homme,
Et Déroulède, le grand cœur.

Morte la bête, mort le fauve!
Le monde a brisé sa prison.
L'aurore monte à l'horizon.
Et c'est toujours la foi qui sauve,
Et le rêve a toujours raison.

GEORGES TROUILLOT.

LE CANADA ET LA GUERRE

La déclaration de guerre trouva les colonies anglaises presque entièrement dépourvues d'armée organisée. Le Canada, notamment, avait une force permanente de 3,000 hommes, et une milice volontaire, d'existence plus nominale que réelle.

Trois heures après la déclaration de guerre, le Parlement canadien fut convoqué pour le 18 août et le bureau des milices adressa un appel d'urgence à 20,000 volontaires. Le gouverneur du Manitoba offrit 10,000 hommes. Un magnat de Montréal équipa un régiment nouveau-né, « Princess Patricia's Light Infantry », tandis qu'un trappeur magnifique envoyait un million aux troupes de frontière.

Il n'est pas jusqu'aux tribus autochtones, les Indiens de couleur, qui n'ont participé à l'élan général. Vingt tribus du Yukon et de Nova-Scotia réunirent 20 mille dollars pour les fonds de secours et leurs chefs attestèrent, dans une lettre au « London War Office », leur désir de participer au grand conflit à côté des soldats de l'Inde et de l'Australie.

Le premier contingent canadien, issu de la milice originelle, fut divisé en régiments de toutes qualités : Franco-Canadiens, Anglais, Américains, ranchers, cowboys de l'Alberta, trappeurs du Manitoba, mineurs du Saskatchewan, Canadian Highlanders, etc., etc.

Un camp monstrueux fut organisé à Valcartier, près de Québec, où l'instruction des troupes se paracheva en même temps que leur équipement. Le contingent eut son corps d'aviateurs, son personnel médical, ses ambulances. Et vers la fin de septembre, il fut embarqué pour Southampton sur des liners géants flanqués de cuirassés vigilants.

C'est à Plymouth que ces troupes débarquèrent en longues files toutes sonnantes de fîfes et de « bagpipes », en route pour leurs nouveaux quartiers, Salisbury Plain.

La seconde « force expéditionnaire » canadienne arriva au début de décembre. Sir Robert Baden, premier ministre du Canada estime qu'avant la fin du conflit 250,000 Canadiens y auront participé.

Après la reddition de Przemysl

M. Stanley Washburn, citoyen américain, qui a été le premier étranger autorisé à visiter Przemysl après la chute de la place, nous apporte de curieux renseignements sur les assiégés.

L'histoire de Przemysl est celle d'une forteresse imprenable, surchargée d'une garnison trois fois trop nombreuse, composée de soldats maigres et hâvres, mourant de faim dans les tranchées tandis que les officiers, tirés à quatre épingle, frisés, parfumés, élégants, se gobergaient dans les restaurants chics de la ville.

Les Russes admirent que Przemysl aurait pu être défendue avec 50 ou 60,000 hommes contre toutes les forces, si nombreuses furent-elles, qu'ils auraient pu concentrer contre elle. La ville est située dans une vallée, entourée de collines. Le fort le plus rapproché de la ville en est éloigné de sept kilomètres, de sorte que la ville elle-même ne pouvait être exposée au feu ennemi. La ligne extérieure des forts, qui fut défendue jusqu'au dernier jour, a un pourtour de quarante kilomètres. Il est de toute évidence que l'entassement inutile de troupes dans la ville ne servait qu'à tripler le nombre de bouches à nourrir sans rien ajouter à la force de la défense.

Au début, on ne sut pas économiser les vivres, de sorte que, très vite, la situation de tout le monde, sauf celle des officiers, devint difficile. On mangea d'abord les chevaux de la cavalerie et du train, puis tout ce qu'on pouvait trouver. Il se vendit des chats à 10 fr.; un chien valait 25 fr.

Tandis que la garnison manquait de nourriture, la vie des officiers n'était changée en rien. Le café Sieber était constamment bondé d'élégants dilettantes, en uniformes chamarés, qui jouaient aux cartes, au billard, et s'imaginaient être encore à Vienne. Très peu d'entre eux se préoccupaient du sort de leurs soldats. A l'hôtel Royal, jusqu'au dernier jour, les officiers eurent leurs trois repas par jour, avec de la viande fraîche, des cigares, du vin, tout le confort, tout le luxe possible; tandis que leurs ordonnances mendiaient un morceau de pain.

On vit, vers la fin du siège, des soldats tomber dans la rue, faute de nourriture. Les officiers, d'autre part, gardèrent leurs chevaux de selle pur sang, jusqu'à la veille de la reddition. On en tua alors deux mille pour éviter que ces bêtes de prix ne tombassent aux mains des Russes.

Un officier supérieur russe m'a dit que lorsqu'il pénétra dans la ville, il vit des centaines de cadavres de ces beaux chevaux gisant dans les rues, et de nombreux soldats autrichiens et hongrois, dévorés par la faim, déchirant cette viande qu'ils dévoraient toute crue.

Le jour de la capitulation, six automo-

biles militaires amenèrent dans la ville conquise le général Artamonof, qui était gouverneur de Lemberg et qui est maintenant gouverneur de Przemysl, avec son état-major. Aucune escorte ne les accompagnait. Le général russe s'installa dans le bâtiment évacué par le commandant autrichien.

Le général Kusmanek et la plupart de ses officiers supérieurs partirent immédiatement en automobile pour le quartier général russe. Après une brève entrevue avec le général Selivanof, ils se rendirent en chemin de fer à Kief où ils ont été internés.

Quant aux soldats austro-hongrois, j'en ai vu des milliers et ils me semblent avoir tout ce qu'il faut pour faire d'excellents soldats, surtout les Hongrois, mais il est certain que leur moral est maintenant complètement abattu. Ils sont comme un troupeau de moutons; un soldat russe suffit pour escorter cent prisonniers. Ces hommes sont tous dégoûtés de la guerre et ne demandent qu'à en voir la fin.

Le Régime des Prisonniers en Allemagne

Un Suisse, prisonnier des Allemands, raconte comment sont traités, dans les camps d'internement, les soldats alliés.

Nous étions, dit-il, vingt mille prisonniers au camp de Niedezwehren, répartis par compagnies, sections et groupes.

Il y avait là des soldats russes, anglais, français et belges de toutes les armes. Nous, les civils, au nombre de deux mille cinq cents, nous portions un brassard jaune à chaque bras, avec l'inscription : "prisonnier de guerre".

Des baraquages en planches, pouvant loger chaque mille soldats, s'élevaient sur toute la longueur du camp.

— Etiez-vous bien nourris ?

— Vous allez voir. A six heures du matin, c'était noir, qui n'avait du café que la couleur, puis départ des corvées, 400 à 500 soldats par baraque. Les uns étaient employés dans des carrières, les autres dans des fabriques, à Cassel, distant de sept kilomètres. Comme rétribution, pas un sou.

A midi, nous recevions 100 grammes de pain K. K., une "poche" de soupe faite soit avec des betteraves, soit avec des goussettes de fèves vertes; celle que nous préférions était la soupe à l'orge. En fait de pommes de terre, des topinambours. Le soir, notre ordinaire était... corsé: un semblant de tranche de saucisson et un potage "cubo", pas de pain.

A sept heures, nous allions nous étendre sur notre lit de paille. Pendant quatre mois et demi, nous avons dormi sur la même demi-couette de paille.

Notre plus grand supplice était la vermine; je ne mens pas en disant qu'un soldat anglais compta un jour plus de quatre cents poux et puinaise dans ses vêtements.

Au point de vue hygiène, le seul exemple suivant vous édifiera: les vingt mille prisonniers ne disposaient que de quatre-vingts places de W.C. On y faisait queue, comme au spectacle! Le nettoyage de ces locaux était la plus infecte et la plus épouvantable des corvées.

— Ces soldats allemands étaient-ils bons pour vous?

— Quelques-uns — ils étaient rares — manifestaient un peu de sympathie pour nous. Mais la plupart de nos gardiens étaient munis de fouets qu'ils dissimulaient. A la moindre infraction, nous étions frappés avec ces fouets ou à coups de crosse.

Deux soldats, des Russes ou des Anglais, je ne me souviens pas au juste, reurent de tels coups dans les reins qu'ils succombèrent par la suite.

— La vie des prisonniers ne serait donc pas conforme aux lois de l'humanité!

— J'affirme que non; il n'est pas juste que des soldats et des civils puissent être aussi mal traités.

— Ce qu'ils doivent actuellement souffrir de la faim, je n'ose y penser.

Et dire que les Allemands, qui infligent

aux prisonniers un traitement si inhumain, ont l'audace de se placer au premier rang des nations civilisées!

Nos Confrères du Front

Les tranchées sont les coins de France où les journaux satiriques se créent et vivent avec le plus de facilité, illustrés ou non et tous rivalisant de belle humeur. Il y a quelque temps, le *Télé-Mail*, organe des sapeurs-télégraphistes et *l'Echo du Gourbis*, destiné surtout aux poilus du Quercy et rédigé au 13^e territorial de campagne, nous envoyait leur premier numéro, et deux nouveaux confrères viennent de nous naître, au front, ces jours derniers: ce sont le *Tourne-Boche*, "quotidien hebdomadaire paraissant tous les quinze jours", (qui publie un passionnant roman "dépourvu de meurs": la *Vierge féconde ou l'Enceinte du château*) et *l'Echo du Ravin*, "rélié par fils barbelés avec les Boches", journal ordinaire du 41^e bataillon de chasseurs. Nous leur adressons à tous nos plus cordiaux souhaits.

De l'*Echo du Ravin*, cette légende d'un croquis du poilu Pouche:

— Alors, t'es instituteur, toi?
— Oui.
— Ben, après la guerre, on s'ra tous comme toi. Quant on aura franchi les Vosges, on s'ra... maîtres des cols.

Du *Tourne-Boche*, ce communiqué officiel:

Une fraction du 2^e bataillon ayant pénétré dans les lignes allemandes, s'est emparée de plusieurs mètres de tranchée. Croyant bien faire, elle les a rapportées dans son secteur, où il a été impossible de trouver la plus petite place pour les loger. Elles sont à la disposition d'un secteur moins favorisé.

Quant à l'*Echo des Tranchées*, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, il insère dans son dernier numéro une annonce relative à un "Manuel du combattant permettant de raconter avec éloquence des impressions de grandes batailles".

LA CUISINE DU TROUPIER

Lorsque les circonstances permettent de se procurer de la farine, on peut ajouter à l'ordinaire les mets suivants :

Les crêpes à la Lorraine.

Pour une ration de quatre hommes (quatre crêpes), mettre dans une gamelle 500 grammes de farine et une demi-cuillère de sel.

Delayez en versant peu à peu un litre d'eau et en remuant avec une cuillère pour obtenir un mélange assez consistant et sans grumeaux.

— Les souscriptions des cheminots pour les victimes de la guerre s'élèvent à 2,500,000 fr. Le comité organise un "mois de cheminots"; les sommes recueillies iront aux prisonniers ou mutilés et à leurs familles.

— Un affaissement s'est produit dans une houillère s'étendant sous la mer, près de Shimoneski (Japon). On compte 300 manquants parmi les 593 mineurs qui y travaillent.

— A Grenoble, le sergent Giraud, du 4^e génie, s'est noyé en portant secours au sapeur Eslinger qui n'a pu être sauvé.

— La journée du petit drapeau belge a produit une recette totale de 3,540,812 fr. 05.

— Un joli geste: les soldats du 3^e bataillon du 12^e ont adressé au Havre-Eclair une somme de 208 fr. pour les enfants des camarades morts au champ d'honneur.

— A la suite des pluies torrentielles, les cours d'eau de la Côte-d'Or débordent. La vallée et la ville de Montbard sont inondées par la Brenne. Les vallées de l'Ouche, du Serein sont submergées.

— L'ex-sultan turc Abdul-Hamid vient d'être transféré au fond de l'Asie Mineure.

— Le pape a adressé 25,000 fr. au cardinal Mercier pour la population belge et 25,000 couronnes à l'évêque de Cracovie pour la population polonaise.

INFORMATIONS OFFICIELLES

PROROGATION DU MORATORIUM. — Bien que le mouvement de reprise de la vie économique s'accentue, le ministre des finances a jugé nécessaire de proroger de 90 jours le moratorium. Le paiement des valeurs commerciales souscrites avant le 4 août 1914 est prorogé jusqu'au 1^{er} aout 1915.

— Pour faciliter le règlement des dettes pour les débiteurs désireux de se libérer, le porteur d'un effet de commerce prorogé devra aviser son débiteur avant le 31 mai, qu'il est en possession de l'effet, faute de quoi il perdra le bénéfice de l'intérêt de 5 p. 100 institué à son profit.

— La vie des prisonniers ne serait donc pas conforme aux lois de l'humanité!

— J'affirme que non; il n'est pas juste que des soldats et des civils puissent être aussi mal traités.

— Ce qu'ils doivent actuellement souffrir de la faim, je n'ose y penser.

Et dire que les Allemands, qui infligent

BLOC-NOTES

— M. Eugène Brieux, notre éminent collaborateur, de retour d'Amérique où il a passé cinq mois, a fait part, jeudi dernier, à ses confrères de l'Académie française, des impressions qu'il a recueillies. Partout M. Brieux a trouvé l'accueil le plus empressé et les sympathies les plus chaudes pour la France.

— Le Gouvernement français a envoyé, de ses musées du Louvre, du Luxembourg et de Versailles, quarante tableaux pour l'exposition des œuvres militaires qui va s'ouvrir à Londres au Guildhall.

— On annonce que le petit-fils de M. Gladstone a été tué à l'ennemi sur le front britannique.

— Reçu du front et remis au ministre, pour les veuves et les orphelins: 27 fr. montant des nouvelles quêtes faites par M. Roby Jo et ses camarades, E. M. G., 11^e C. A., que nous remercions bien sincèrement.

— M. Michel de Giers, ancien ambassadeur de Russie à Constantinople, est nommé ambassadeur près le Quirinal.

— André Martin, qui assassina le 26 décembre 1913 son père et sa mère à Cumières (Marne), a été exécuté à Versailles.

— L'association des bibliothécaires français s'associe aux protestations formulées par les corps savants contre le vandalisme des armées allemandes.

— Un citoyen d'Amsterdam, M. van der Schalk, vient de faire adresser en France, pour les soldats sur le front, un envoi de 25,000 cigares.

— Mme veuve Vareille, se rendant au marché de Tulle, avait laissé seules ses deux fillettes âgées de cinq ans et de vingt-deux mois. Un incendie éclata: elles furent brûlées vives.

— En soixante-douze heures, Mme Vander Velde, femme du ministre belge, a recueilli à New-York, pour les Belges, la somme de un million et demi.

— Le croiseur auxiliaire allemand *Kronprinz-Wilhelm* est entré dimanche matin dans le port de Newport-News (Etats-Unis), où le *Prinz-Eitel-Friedrich* est déjà définitivement interné.

— Le comte Tolstoi et le prince Vladimir Yatchivitch, officiers russes, se sont évadés du camp des prisonniers à Miliwitz, en Bohême.

— L'Académie navale d'Annapolis (Etats-Unis) a supprimé l'enseignement de la langue allemande du programme de ses études pour lui substituer un cours de langue française ou de langue espagnole.

— On annonce la mort de l'aide-major Lépine, fils de l'ancien préfet de police, qui était porté disparu depuis le mois de novembre.

— Les souscriptions des cheminots pour les victimes de la guerre s'élèvent à 2,500,000 fr. Le comité organise un "mois de cheminots"; les sommes recueillies iront aux prisonniers ou mutilés et à leurs familles.

— Faire chauffer, dans le couvercle de la marmite à quatre hommes, dix grammes de saindoux; lorsque le saindoux est bien fumant, verser dans ce couvercle le quart du mélange de farine et d'eau et laisser cuire à feu modéré pendant six à huit minutes. Retourner la crêpe et la laisser cuire encore cinq minutes. La retirer et recommencer l'opération avec la même quantité de saindoux et de pâte.

— Ces soldats allemands étaient-ils bons pour vous?

— Quelques-uns — ils étaient rares — manifestaient un peu de sympathie pour nous. Mais la plupart de nos gardiens étaient munis de fous qui dissimulaient. A la moindre infraction, nous étions frappés avec ces fous ou à coups de crosse.

— Deux soldats, des Russes ou des Anglais, je ne me souviens pas au juste, reurent de tels coups dans les reins qu'ils succombèrent par la suite.

— La vie des prisonniers ne serait donc pas conforme aux lois de l'humanité!

— J'affirme que non; il n'est pas juste que des soldats et des civils puissent être aussi mal traités.

— Ce qu'ils doivent actuellement souffrir de la faim, je n'ose y penser.

Et dire que les Allemands, qui infligent

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Divisions de cavalerie et de réserve.

Maréchal des logis BENOIST, 9^e dragons: s'est maintenu comme chef de poste, pendant vingt heures, sous un feu violent d'artillerie, et a contribué par son énergie à repousser une attaque de nuit. A fait dix prisonniers.

Maréchaux des logis LYAUTHEY et NAVIOT, brigadier WERCOLIER, 9^e dragons: se sont maintenus durant une grande partie de la nuit du 28 au 29 décembre sur une position, sous un feu violent et ont repoussé deux contre-attaques.

Maréchal des logis ANGUIN, 61^e d'artillerie: au combat du 27 décembre, est allé chercher, sur un terrain battu par l'artillerie ennemie, trois servants de sa pièce grièvement blessés.

Cavalier TERRE, 9^e dragons: brillante conduite dans l'attaque d'un village.

Cavalier LORGERET, 9^e dragons: a accompagné son service de brancardier sous un bombardement très violent. Blessé.

Cavalier ANCETTE, 9^e dragons: blessé à l'attaque d'un village, a conduit avec beaucoup de sang-froid une patrouille dans une localité que l'ennemi occupait encore.

Cavaliere LEFEVRE et SEPTFOND, 9^e dragons: brillante conduite dans l'attaque d'un village.

Adjudant FONTAINE, 29^e bataillon de chasseurs: s'est distingué à l'attaque d'un village par son énergie. A porté son peloton en avant et la maintenu sous un feu très violent d'artillerie.

Adjudant BAHOFF, 34^e d'infanterie: à la tête de sa section, a traversé sous le feu de l'ennemi une zone d'abatis et de fils de fer. Contre-attaqué par deux compagnies ennemis, s'est maintenu sur sa position malgré des pertes sérieuses.

Sergent JOLY, 167^e d'infanterie: blessé le 1^{er} décembre, a fait preuve depuis le début de la campagne d'un esprit d'initiative et d'un courage au-dessus de tout éloge. Le 10 décembre, a entraîné sa section dans une charge à la baïonnette contre une tranchée ennemie et s'y est maintenu sous un feu violent, malgré les pertes subies.

Sergent CHENAL, 167^e d'infanterie: a entraîné sa section en avant et a réussi à se maintenir sous un feu très violent. Blessé, a refusé de se retirer pour se faire panser et a dit: "Je ne quitterai ma section que sur l'ordre de mon lieutenant."

Sergent BEAUDOUIN, 369^e d'infanterie: a entraîné sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie solidement occupée et bien défendue. Est tombé mortellement frappé au moment où il atteignait son but.

Sous-lieutenant de réserve SEVEZ, 35^e d'infanterie: blessé le 16 novembre, a conservé le commandement de sa section, ne l'a quitté que par ordre et est venu, sous le feu, trouver le lieutenant-colonel pour le prier de l'excuser d'avoir été obligé de quitter le commandement qui lui avait été confié.

Sous-lieutenant COMTE, 68^e bataillon de chasseurs: très brillante conduite au feu le 23 octobre. Au cours d'une contre-attaque, a vigoureusement entraîné ses hommes et a été tué aux côtés de son capitaine en vendant lui porter un renseignement.

Sergent fourrier GALLON, 21^e d'infanterie: brillante conduite au feu et sang-froid parfait. Blessé en patrouille, resté seul à 80 mètres de l'ennemi et ne pouvant marcher, a continué à faire le coup de feu après s'être pansé soi-même.

</

sang-froid; a été mortellement atteint au moment où il faisait déployer le drapeau de son régiment pour lancer une contre-attaque.

Chef de bataillon MANUEL, 283^e d'infanterie: au combat du 24 août, a fait preuve toute la journée, sous un feu extrêmement violent de mitrailleuses et d'artillerie, d'un calme, d'un mépris du danger et d'une netteté de coup d'œil remarquables. Tué par un obus à la fin de la journée au moment où, sous une grêle de balles, il donnait des ordres pour le ravitaillement en munitions.

Chef de bataillon RICOUX, au 211^e d'infanterie: a donné dans tous les combats, un superbe exemple de courage et de sang-froid et a trouvé une mort glorieuse le 6 septembre au moment où il maintenait énergiquement son bataillon sous un feu de mitrailleuses extrêmement violent.

Chef de bataillon SCHLIEINGER, 220^e d'infanterie: a fait preuve dans les circonstances les plus difficiles, et sous le feu le plus violent, d'un superbe courage, d'un sang-froid imperturbable et d'une neteté absolue de pensée. A été tué le 6 septembre, en dirigeant le combat de son bataillon.

Capitaine GAUTHIER, 214^e d'infanterie: officier remarquable que sa valeur venait de faire désigner pour commander un bataillon. A été mortellement blessé le 24 septembre, en raliant lui-même une section attaquée à l'improviste par un détachement ennemi qui s'est enfui, en laissant sur le terrain son chef et plusieurs hommes.

Capitaine HERAL, 214^e d'infanterie: blessé le 21 août, a refusé d'être évacué et a conservé le commandement de sa compagnie qu'il a menée au feu avec la plus grande vigueur. N'a cessé de donner l'exemple de l'énergie et de la bravoure. A été très grièvement blessé le 9 septembre et est mort des suites de ses blessures.

Capitaine ROUYER, 211^e d'infanterie: blessé le 21 août, a repris trois jours après et avant la complète guérison le commandement de sa compagnie. A été tué le 6 septembre, pendant que, debout sous un feu des plus violents, il maintenait ses hommes sur la ligne.

Capitaine VERAN, 259^e d'infanterie: a pris, le 1^{er} septembre, le commandement de son bataillon au cours d'un engagement difficile. A assuré ce commandement avec la plus grande vigueur et d'une façon remarquable, jusqu'au moment où il a reçu des blessures mortelles.

Lieutenant BLONDEL, 302^e d'infanterie: grièvement blessé, le 7 septembre, a refusé jusqu'à la fin du combat, de quitter le commandement de sa compagnie; a succombé à sa blessure.

Lieutenant DUCOURRECH DE RAQUINE, 220^e d'infanterie, le 21 août, a maintenu, avec une énergie remarquable, sa section sous un feu extrêmement violent. Blessé mortellement à la tête, a dit à son capitaine: « Quelle belle mort! Vive la France! »

Lieutenant de réserve GIRAUD, 312^e d'infanterie: superbe attitude au feu. Blessé une première fois, le 10 septembre, est revenu sur le front, été mortellement atteint le 27 décembre, dans une tranchée de première ligne. N'a cessé, avant de mourir, d'exhorter ses hommes à faire leur devoir.

Sous-lieutenant FLACHAIRE, 255^e d'infanterie: a maintenu jusqu'à la dernière minute sa section de mitrailleuses sur une position attaquée par l'ennemi; ne s'est replié que lorsqu'il allait être enlevé et a été tué en sauvant ses pièces.

Troupes d'Afrique.

Sergent PANAGOPOULOS, soldats HERBURGER et GHERAERT, 8^e zouaves de marche: sous un feu très violent, se sont spontanément portés en avant de la tranchée de première ligne pour dégager des hommes d'un poste d'observation ensevelis sous les décombres d'une maison effondrée sur eux.

Caporal BOUQUET, 8^e zouaves de marche: a été jusqu'aux abords immédiats d'une tranchée allemande malgré un feu très violent. A établi un réseau de fils de fer à moins de 30 mètres de l'ennemi.

Soldat VERBRUGHE, 8^e zouaves de marche: s'est distingué comme agent de liaison depuis le début de la campagne par son sang-froid, sa bravoure et son dévouement.

2^e régiment de fusiliers marins.

Officier des équipages BILLANT: malgré ses cinquante-cinq ans, et bien qu'il ait pu être évacué pour raisons de santé, a tenu à rester à son poste. A entraîné ses hommes à l'assaut d'un village.

Lieutenant de vaisseau HUON DE KERMADEC et enseigne de vaisseau THUYAUDEN: belle conduite lors de la prise d'un village. Se sont distingués par leur courage et leur énergie.

Enseigne de vaisseau PERRONQUIN: a déployé sous le feu, dans l'attaque d'un village, les plus brillantes qualités.

Enseigne de vaisseau TARRADE: très belle conduite. A rendu les plus grands services en avançant avec ses pièces lors de l'attaque d'un village.

Second maître AUTRET: très brillante conduite dans l'assaut à la baïonnette exécuté par sa compagnie pour prendre la barricade et la tranchée qui barraient l'entrée d'un village. A contribué, par l'élan qu'il a su donner à sa section au succès de cette opération.

Second maître électricien DUBOIS: très belle conduite au feu. A tenu avec sa section sous un feu violent d'artillerie.

Divers.

Sous-intendant GOUDAL, service de l'intendance des étapes: a fait preuve de la plus grande initiative dans l'organisation des services des étapes et plus particulièrement dans le service de l'habillement.

Capitaine DAT, 288^e d'infanterie: a, depuis le début de la campagne, donné en toutes circonstances et particulièrement les 21 août, 1^{er} et 8 septembre, le plus bel exemple de dévouement, de sang-froid et de ténacité au combat. A été mortellement blessé le 10 septembre, au moment où il maintenait sa compagnie face à l'ennemi, sous un feu violent.

Brigadier COLLIN-DELAVAL-DUMONTEIL, 1^{er} chasseurs: a, depuis le début de la campagne, été un exemple par ses belles qualités d'énergie, de bravoure et d'entrain.

Capitaine DELMAS, au 59^e d'infanterie: a fait preuve d'une énergie et d'un courage au-dessus de tout éloge, tant dans les contre-attaques auxquelles il a pris part, que dans la défense de son secteur, maintenant ses hommes sous une pluie de balles, d'obus et de bombes.

Sous-lieutenant LINOL, 59^e d'infanterie: mortellement blessé à la tête de sa section au moment où l'entraînait à l'assaut.

Sous-lieutenant DELCOUR, 59^e d'infanterie:

chargé d'une mission spéciale, a, par son attitude, entraîné ses hommes et a été tué dans l'accomplissement de sa mission.

Sapeurs BONNET, DELABAT, GALAU et MARCOULY, 2^e génie: le 22 décembre, à l'attaque d'une position allemande se sont introduits sous le réseau de fil de fer ennemi et ont achevé à la ciseille à main, sous le feu, la brèche commencée par l'artillerie.

Sous-lieutenant DE PUYBUSQUE, 9^e chasseurs: brillante conduite aux combats des 8, 20 et 21 décembre où il s'est proposé volontairement pour aller reconnaître les positions ennemis dans des circonstances très périlleuses; a assuré la liaison et rapporté d'utiles renseignements.

Sergent LELAMER, 209^e d'infanterie: le 22 décembre, ayant reçu l'ordre de se retirer du poste d'observation qu'il occupait à proximité des tranchées ennemis, en a profité pour emmener un soldat du 59^e grièvement blessé, le portant sur ses épaules pendant plus de 1.800 mètres, sous une grêle ininterrompue de balles et d'obus et sans pouvoir faire usage d'aucun cheminement.

Soldat BESSIERES, compagnie auxiliaire du génie: le 22 décembre, son sergeant ayant été grièvement blessé, a, sous le feu de l'ennemi, distribué avec calme les outils à ses camarades, leur a fait creuser une tranchée dans des conditions très périlleuses, contribuant par son attitude énergique et son autorité, à mener à bien le travail confié à son unité.

Sous-lieutenant NAGEL, 57^e d'artillerie: après avoir installé un poste téléphonique dans les tranchées de première ligne, est parvenu, au prix des plus grandes difficultés et sous le feu de l'artillerie allemande, à fournir pendant toute la journée des indications utiles à son commandant de groupe.

Maréchal des logis BLANC, 57^e d'artillerie: a fait preuve dans toutes les affaires auxquelles il a assisté, et en particulier dans celles des 20 et 21 décembre, de courage et de sang-froid. Ayant été blessé, a conservé le commandement de sa pièce, refusant de se faire panser avant les servants de sa pièce, blessés en même temps que lui.

Brigadier DUSSARTE, 57^e d'artillerie: s'est volontairement offert pour aider son lieutenant à installer sous le feu de l'artillerie alle-

mande un téléphone reliant son groupe aux tranchées de première ligne, a secondé cet officier avec le plus grand courage et le plus grand sang-froid et lui a rendu des services extrêmement utiles.

Capitaine LIMASSET, 23^e d'artillerie: se dépende sans compter depuis le commencement de la campagne avec beaucoup d'esprit et d'initiative, du sens tactique et de courage; a montré beaucoup de hardiesse et de sang-froid au cours des missions délicates qui lui ont été confiées pendant les différents combats auxquels il a pris part.

Brigadier MILLET, 23^e d'artillerie: fait preuve de courage dans les fonctions de téléphoniste aux tranchées. A moitié enterré par l'éclatement d'un obus de gros calibre, le 21 décembre, a continué à assurer son service avec le plus grand sang-froid.

Maréchal des logis LEGROND, 23^e d'artillerie: chargé d'établir une ligne téléphonique sur un terrain constamment battu par les mitrailleuses ennemis, a accompli cette mission dangereuse avec beaucoup de sang-froid.

Sergent LANNE, 17^e génie: aux attaques d'une position à débouché à la tête de la demi-section du génie, sous une pluie de minen. Fortement contusionné par un de ces projectiles, est resté malgré tout à son poste.

Adjutant BRU, 17^e génie: n'a pas quitté le chantier pendant les jours qui ont précédé l'attaque du 20 décembre, d'une position difficile. A participé à toutes les attaques faites par sa compagnie sur cette position, encourageant tout le monde par sa belle conduite.

Capitaine DAT, 288^e d'infanterie: a, depuis le début de la campagne, donné en toutes circonstances et particulièrement les 21 août, 1^{er} et 8 septembre, le plus bel exemple de dévouement, de sang-froid et de ténacité au combat. A été mortellement blessé le 10 septembre, au moment où il maintenait sa compagnie face à l'ennemi, sous un feu violent.

Capitaine DELMAS, au 59^e d'infanterie: a fait preuve d'une énergie et d'un courage au-dessus de tout éloge, tant dans les contre-attaques auxquelles il a pris part, que dans la défense de son secteur, maintenant ses hommes sous une pluie de balles, d'obus et de bombes.

Sous-lieutenant LINOL, 59^e d'infanterie: mortellement blessé à la tête de sa section au moment où l'entraînait à l'assaut.

Sous-lieutenant DELCOUR, 59^e d'infanterie: chargé d'une mission spéciale, a, par son attitude, entraîné ses hommes et a été tué dans l'accomplissement de sa mission.

Sapeurs BONNET, DELABAT, GALAU et MARCOULY, 2^e génie: le 22 décembre, à l'attaque d'une position allemande se sont introduits sous le réseau de fil de fer ennemi et ont achevé à la ciseille à main, sous le feu, la brèche commencée par l'artillerie.

Sous-lieutenant DE PUYBUSQUE, 9^e chasseurs: brillante conduite aux combats des 8, 20 et 21 décembre où il s'est proposé volontairement pour aller reconnaître les positions ennemis dans des circonstances très périlleuses; a assuré la liaison et rapporté d'utiles renseignements.

Sergent LELAMER, 209^e d'infanterie: le 22 décembre, ayant reçu l'ordre de se retirer du poste d'observation qu'il occupait à proximité des tranchées ennemis, en a profité pour emmener un soldat du 59^e grièvement blessé, le portant sur ses épaules pendant plus de 1.800 mètres, sous une grêle ininterrompue de balles et d'obus et sans pouvoir faire usage d'aucun cheminement.

Soldat BESSIERES, compagnie auxiliaire du génie: le 22 décembre, son sergeant ayant été grièvement blessé, a, sous le feu de l'ennemi, distribué avec calme les outils à ses camarades, leur a fait creuser une tranchée dans des conditions très périlleuses, contribuant par son attitude énergique et son autorité, à mener à bien le travail confié à son unité.

Sous-lieutenant NAGEL, 57^e d'artillerie: après avoir installé un poste téléphonique dans les tranchées de première ligne, est parvenu, au prix des plus grandes difficultés et sous le feu de l'artillerie allemande, à fournir pendant toute la journée des indications utiles à son commandant de groupe.

Maréchal des logis BLANC, 57^e d'artillerie: a fait preuve dans toutes les affaires auxquelles il a assisté, et en particulier dans celles des 20 et 21 décembre, de courage et de sang-froid. Ayant été blessé, a conservé le commandement de sa pièce, refusant de se faire panser avant les servants de sa pièce, blessés en même temps que lui.

Brigadier DUSSARTE, 57^e d'artillerie: s'est volontairement offert pour aider son lieutenant à installer sous le feu de l'artillerie alle-

CITATIONS

(Suite.)

Maréchal des logis DUSSARTÉ, 57^e d'artillerie: s'est volontairement offert pour assurer, sous un feu des plus violents, les communications téléphoniques d'un poste d'observation établi aux tranchées de première ligne et a continué, pendant les journées des 22 et 23 décembre, à mener à bien cette mission, après avoir été, le 22, enseveli sous des éboulements et blessé, le 23, par un éclat d'obus.

Sous-lieutenant de réserve SENO-OLIVE, 2^e d'artillerie lourde: a, dans les journées des 22 et 23 décembre, observé le tir de sa batterie d'une tranchée d'infanterie de première ligne sous un feu violent de l'artillerie ennemie, et a ainsi contribué à la prise d'une tranchée qui renfermait des canons sous cou-

poles.

20^e Corps d'Armée.

Lieutenant GINISTY, 153^e d'infanterie: mortellement blessé pendant qu'il reconnaissait une tranchée ennemie, n'a pas voulu se faire panser avant d'avoir transmis son commandement; a donné l'exemple de la plus haute fermeté d'âme, disant avant de mourir à ses hommes: « Je suis perdu, mais qu'importe si nous avons la victoire. »

Adjutant JACQUOT, 69^e d'infanterie: au combat du 17 décembre 1914, déjà blessé à la tête, a continué à commander sa section et à la conduire à l'attaque des tranchées allemandes. Blessé de nouveau à la jambe pendant cette attaque, a conservé néanmoins son commandement et a refusé de quitter sa compagnie, donnant ainsi à ses hommes le plus bel exemple d'abnégation et d'endurance. A déjà été blessé au début de la campagne. Sous-officier remarquable par son courage, son sang-froid et son moral.

Caporal fourrier DEVERNE, 69^e d'infanterie: au combat du 17 décembre, ayant eu l'adjutant de la compagnie tué à ses côtés n'a pas hésité à prendre le commandement de la section, s'est précipité sur une tranchée ennemie qu'il a conquise et conservée. Bien que blessé à la jambe, n'a pas voulu quitter le commandement de sa section, et ne s'est fait évacuer qu'après avoir été relevé de la tranchée par des éléments nouveaux.

Soldat CRAVAIL, 26^e d'infanterie: âgé de quarante-neuf ans, père de cinq enfants, s'est engagé pour la durée de la guerre, a fait toute la campagne depuis le début; a toujours été pour la compagnie un modèle d'énergie, d'entrain et de discipline.

23^e rég. d'infanterie coloniale.

Capitaine TRIOL: a brillamment entraîné sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes, sous un feu des plus violents d'infanterie et de mitrailleuses. A montré, dans le commandement de sa troupe, le plus grand courage et la plus belle énergie jusqu'au moment où il est tombé mortellement atteint.

Lieutenant SIMON: toujours en tête de sa section, l'a enlevée brillamment à l'attaque des tranchées allemandes, sous un feu intense d'infanterie et de mitrailleuses. A montré, dans le commandement de sa troupe, le plus grand courage et la plus belle énergie jusqu'au moment où il est tombé mortellement atteint.

Colonel DOL, 30^e d'infanterie: a reçu trois blessures par éclats d'obus le 6 septembre dernier; a continué son service, mené avec vigueur et sang-froid un régiment dans de nombreuses actions parfois très délicates.

Colonel MILLOT, 7^e d'infanterie coloniale: très grièvement blessé le 20 décembre en dirigeant l'attaque des retranchements ennemis.

Chef de bataillon AMIEL, 23^e d'infanterie coloniale: brillante conduite au 22 août. A été grièvement blessé au cours de l'action au moment où il déployait son bataillon pour le porter à l'attaque des lignes ennemis.

Au grade de chevalier.

rétabli, est revenu prendre sur le front le commandement de sa compagnie. Lieutenant de réserve MAURIERE, 43^e d'infanterie coloniale : chargé de reconnaître si une tranchée ennemie située à 12 mètres des nôtres et protégée par un épais réseau de fils de fer, était occupée, y a entraîné son détachement en plein jour avec un courage et un calme qui ont fait l'admiration de tous. Accueilli par une vive fusillade, s'est maintenu dans le réseau de fils de fer ennemi jusqu'à ce qu'il eut reçu l'ordre de rentrer et a sauvé d'une mort certaine la majeure partie de ses hommes, grâce aux judicieuses dispositions prises par lui pendant tout son mouvement.

Lieutenant de réserve LE NOAN, infanterie coloniale : a pris part aux opérations de Tadla, de Benfira et aux combats des 19, 20 et 21 août, où il a fait preuve des plus belles qualités militaires de sang-froid, de courage et d'entrain sous un feu très violent.

Médecin-major LE GORGEU, 2^e d'infanterie coloniale : depuis le début de la campagne, s'est distingué par son courage et son sang-froid sous le feu et par son dévouement éclairé auprès des blessés. A pris part, le 22 août, à un combat où il a été très exposé et est resté seul médecin pour assurer le service du régiment, du 22 août au 10 septembre, assurant en même temps jusqu'au 1^{er} septembre, le service médical d'un autre régiment qui ne comptait plus de médecin. Pendant trois jours, il a dû, avec des moyens très réduits, soigner et évacuer les blessés de différents combats. Aux combats des 14 et 15 septembre, a déployé une activité digne de tout éloge.

Capitaine VOUAUX, compagnie du génie 21/2 : d'une bravoure imperturbable, sans jamais une défaillance. Services considérables rendus sans bruit depuis le début de la guerre.

Lieutenant de réserve LE BÉGUE DE GERMINY, 35^e d'infanterie : brillante conduite dans toutes les affaires auxquelles il a pris part depuis le début de la campagne et notamment le 20 décembre où il a été grièvement blessé à l'attaque d'une tranchée.

Lieutenant de réserve DUBUISSON, 29^e d'infanterie : gravement blessé le 29 décembre à la tête de sa section dans les tranchées de première ligne.

Lieutenant de cavalerie COLONA DE GIOVELLINA, détaché au 90^e d'infanterie : officier d'une bravoure remarquable, commandant une compagnie avec vigueur et entrain, a été blessé très grièvement à son poste de commandement dans la tranchée.

Chef de bataillon SALLERIN, 126^e d'infanterie : a brillamment commandé sa compagnie en toutes circonstances, mais s'est particulièrement distingué pendant les journées du 8 au 11 septembre et au cours d'une attaque de nuit le 21 septembre. A, depuis, commandé son bataillon avec intelligence et autorité ; s'est acquis l'affection et l'admiration de tous ses subordonnés qu'il galvanisait par son exemple et sa bravoure. A été grièvement blessé au moment où, poussé par son ardeur combative, il allait jusqu'à rechercher les objectifs pour l'artillerie.

Lieutenant de réserve BIGEARD, 135^e d'infanterie : blessé une première fois le 23 août, blessé une deuxième fois très grièvement le 27 octobre en entraînant sa compagnie.

Payer particulier HAPERT, 3^e division d'infanterie : blessé grièvement, le 22 novembre, dans l'exercice de ses fonctions.

Capitaine BOLLE, 69^e d'infanterie : a fait preuve pendant la campagne de qualités militaires de premier ordre. Blessé dans la matinée du 23 septembre, a refusé de se laisser évacuer avant la fin de l'action pour conserver jusqu'au soir le commandement de sa compagnie. Revenu au front après un mois de traitement, a été blessé une deuxième fois le 16 octobre en dirigeant une patrouille importante. Tombé aux mains de l'ennemi, pu, grâce à son énergie et à la faveur de la nuit, rejoindre son régiment. Aussitôt guéri, a repris sa place à la tête de sa compagnie.

Capitaine BARDOU, 162^e d'infanterie : deux fois blessé. Type de l'officier accompli. Homme de devoir avant tout. A eu les deux cuisses traversées par une balle le 16 décembre, en amenant deux compagnies pour renforcer l'attaque.

Capitaine CLEMENTDOT, 151^e d'infanterie : a fait preuve depuis le commencement de la

campagne des plus belles qualités militaires. Blessé une première fois le 1^{er} septembre, une deuxième fois, le 7 septembre, une balle au bras, a donné à toute sa compagnie un bel exemple de courage, d'énergie et de volonté. A conduit de vigoureuses contre-attaques dans la soirée du 10 décembre et la nuit du 10 au 11 décembre et a réussi à rebâtir une situation qui devenait critique. Sous-lieutenant TOURET, 9^e génie : a préparé et dirigé pendant neuf jours de suite, dans une boue glacée, des travaux de mine qui ont été couronnés du succès le plus complet et ont abouti à faire sauter un point d'appui, occupé par deux compagnies ennemis.

Lieutenant ROBILLARD, 117^e d'infanterie : blessé une première fois, refusa de se faire évacuer ; blessé une deuxième fois, il rejoint le front aussitôt guéri. Le 17 décembre, est blessé une troisième fois en enlevant brillamment la compagnie qu'il commandait de ses tranchées pour marcher à l'ennemi.

Sous-lieutenant RIBOL, 117^e d'infanterie : s'est distingué dans toutes les actions auxquelles a pris part le régiment. A entraîné ses hommes en ayant sous un feu violent de mitrailleuses. A reçu quatre blessures pendant l'action du 18 décembre.

Capitaine CLAYEUX, 113^e d'infanterie : officier très distingué, empreint d'une personnalité si forte qu'on en retrouve la marque dans sa compagnie après que, blessé, il avait dû être évacué. Commandant d'un bataillon depuis son retour sur le front. Chargé de l'attaque à diriger contre les tranchées allemandes, le 17 décembre, a de nouveau fait preuve des qualités de volonté, d'énergie, de sang-froid, de coup d'œil qui l'ont fait remarquer dans toutes les affaires auxquelles il a pris part comme commandant de compagnie.

Capitaine HARTMANN, 115^e d'infanterie : le 17 décembre, entraîné sa compagnie à l'assaut sur un terrain où toutes les attaques avaient échoué depuis douze heures. Blessé grièvement dans la tranchée dont il venait de s'éparer et obligé de faire replier sa troupe de cette position devenue intenable, en a conservé le commandement, se faisant rapporter par son adjudant jusqu'à la position primitive. Déjà blessé le 22 août, était revenu sur le front depuis deux jours.

Capitaine de cavalerie BOUCHET, service de l'aéronautique : observateur en aéronaute, a montré les plus grandes qualités de calme et d'audace au cours de nombreuses reconnaissances et d'un bombardement de nuit des bivouacs ennemis. A toujours rapporté des renseignements précis et exacts sans se laisser détourner de sa mission même par les circonstances les plus critiques. En dernier lieu, le 31 décembre, a effectué une reconnaissance importante par un temps très défavorable et sous un feu violent d'artillerie. Un obus ayant sectionné un longeron de queue de son avion, a continué à observer le défilé des tranchées ennemis pendant une descente perilleuse où l'appareil complètement déséquilibré était canonné jusqu'à l'atterrissement.

Lieutenant de réserve SARRAT, 209^e d'infanterie : affecté comme adjudant en raison de son âge et de son état de santé au 129^e régiment d'infanterie, a demandé à la mobilisation, à partir avec un régiment actif et s'est distingué par son sang-froid et des qualités remarquables de décision. Le 19 décembre, malade et sur le point d'être évacué, a repris le commandement de sa compagnie pour prendre part à l'attaque générale jusqu'au moment où, exténué par les fatigues de la campagne et miné par une maladie très grave, contractée au cours de quinze années de vie coloniale, les médecins l'ont obligé à abandonner le front.

Lieutenant DIGOY, 14^e d'infanterie : a fait preuve d'un merveilleux entraînement depuis le commencement de la campagne. S'est prodigué en toutes circonstances et particulièrement le 2 décembre pour chasser des tranchées nouvellement conquises les Allemands qui s'y trouvaient encore et empêchaient la liaison de sa compagnie avec le reste du bataillon. A été blessé le même jour. Officier d'un entraînement merveilleux qui se dépense sans compter et qui inspire à ses hommes la plus grande confiance.

Capitaine BIDOZ, 51^e d'infanterie : revenu sur le front après guérir de deux blessures reçues au début de la campagne, a conduit

sa compagnie, le 26 décembre, avec une superbe énergie ; la fait entièrement déboucher des tranchées sous un feu meurtrier et progresser, malgré des pertes sensibles. Blessé par une balle qui lui a traversé la poitrine de part en part, a continué à commander sa compagnie, couché sur le dos et à encourager ses soldats à se porter en avant ; ne s'est laissé évacuer que lorsqu'il a été à bout de forces. Sur le point de perdre connaissance, à la suite de l'hémorragie qui l'avait éprouvé, a chargé un maréchal des logis près de qui il passait de dire à son colonel que « sa compagnie était bien engagée ».

Lieutenant d'artillerie AUBE, chef d'une section africaine : a fait, le 31 décembre, en vue d'une opération urgente, et malgré des conditions atmosphériques très défavorables et à l'altitude de 10.000 mètres au-dessus d'une région très fortement déendue par l'artillerie ennemie, une reconnaissance qui lui a permis de rapporter tous les documents demandés.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Maréchal des logis VISAGE, artillerie du corps colonial : depuis le début de la campagne remplit ses fonctions d'agent de liaison avec le plus grand zèle et la plus tranquille bravoure. Le 31 août, a cooperé au sauvetage de deux caissons dont les attelages avaient été tués.

Sergent GOUDART, 83^e d'infanterie coloniale : belle conduite au feu. A été grièvement blessé au combat du 7 septembre.

Maréchal des logis FEAT, section des ouvriers d'artillerie coloniale ; canonnier THOMASSIN, 4^e d'artillerie coloniale ; canonnier MARTIN, Maroc : adjudant d'artillerie coloniale BONNE FIER, brigadier SCHRECK, 6^e d'artillerie coloniale ; adjudant LEGOUEFF, 7^e d'artillerie coloniale ; adjudant ROUX, artillerie coloniale ; adjudant AMI, artillerie coloniale au Tchad ; sergeant MAURICE, section de C. O. A. des troupes coloniales ; adjudants VOIRIN et DESBARATS, troupes coloniales ; stagiaires officiers d'administration LE TOUER, CHARADAM et PERRIAULT, artillerie coloniale.

Adjudants-chefs GAY, 4^e d'artillerie, BAUDET, 6^e d'artillerie ; PEUGNIEZ, 2^e d'artillerie ; GODOUL, 55^e d'artillerie ; LAVENIER, 31^e d'artillerie ; BOIRON, 19^e d'artillerie ; CASTET, 9^e d'artillerie ; BILLOT, 50^e d'artillerie ; GUEHO, 33^e d'artillerie ; LABROCHE, 46^e d'artillerie ; CRUCIANI, 33^e d'infanterie coloniale ; adjudants VERVAER, 1^e d'artillerie ; COMPAIN, parc d'une armée ; ROCHE, 2^e d'artillerie ; MORAILIN, 31^e d'artillerie ; TACHOUÉ, 55^e d'artillerie ; PERRIN, 1^e d'artillerie ; CLAICHE, 6^e d'artillerie ; TRUNIZIER, 13^e d'artillerie ; adjudants d'infanterie coloniale COLOMBANI, 1^e rég. ; MADERAY, 1^e rég. ; COURTAU, 2^e rég. ; MARTINET, 33^e rég. ; PORTEBOIS, 3^e rég. ; MARTY, 37^e rég. ; ROUSSEL, 22^e rég. ; DEROUIN, 42^e rég. ; PERIGNON, 1^e rég. de marche ; adjudants d'artillerie coloniale FROGER, 3^e rég. ; MILLET, parc d'artillerie coloniale MOREL, ROYER, ROUDIE, LE HERBIE ; chef artificier LAURENT, 3^e rég. ; sergeant-major HENRIEL, 6^e brigade du corps colonial ; sergeant ANTONARCHI, 4^e d'infanterie coloniale ; AUGUILL, troupes coloniales ; ouvriers d'état GABY-TARANINE, place de Toui ; GUINOT, détachement du G. P. A. de Gérardmer ; gardien de batterie GUERVILLE, place de Verdun ; adjudant-chef VARIN, 16^e escadron du train ; adjudants des troupes coloniales CARLIER, STORCK, MUSET ; adjudants GOUNORD, 18^e escadron du train ; DEMESSE et DAGBERT, 6^e escadron du train ; MENELLE, 2^e escadron du train ; adjudants d'administration du génie BASSAND, LEJET ; adjudant AUSSET, 6^e section de C. O. A. et DESRUES, 7^e section de C. O. A. ; sergeant MAGET, 23^e section de C. O. A. ; adjudants-chefs BRAS, 14^e section de C. O. A. et BISSIRIER, 12^e section : figuraient au tableau de concours de 1914. Sont acquis au nouveau titre par les services rendus depuis le début de la campagne.

Maréchal auxiliaire AMYOT, 1^e bataillon de chasseurs : depuis le début de la campagne, a été grièvement blessé au combat du 20 octobre où il a fait preuve des plus brillantes qualités d'énergie et de bravoure.

Adjudant PEYRAUD, 89^e territorial d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage et de beaucoup de sang-froid. A crité à ses camarades : « Je suis blessé, laissez-moi ! »

Sergent KLEIN, 10^e génie : a su conduire à bien les travaux dont il avait été chargé dans les conditions les plus délicates. Dans la nuit du 22 novembre 1914 a maintenu sous le feu de l'ennemi, grâce à son sang-froid, sa section et un détachement de travailleurs d'infanterie et a fait terminer une tranchée importante.

Brigadier CHAURAND, 5^e hussards : au cours d'un combat et sous un feu très violent d'artillerie, a desserré le cheval tué de son général de brigade, lui a sellé la selle et a aidé le général blessé à se mettre en selle pour gagner un abri.

Soldat THORIN, 22^e d'infanterie coloniale : le 27 août, a été chercher pièce par pièce, sous le feu violent de l'ennemi, le matériel de la section de mitrailleuses, dont il était l'armurier et dont tous les servants avaient été tués ou blessés, et l'a mis en lieu sûr.

Sergent fourrier GAUDRY, 2^e chasseurs indigènes : d'un zèle, un dévouement, d'un courage à toute épreuve. Chargé, le 16 septembre, de porter un ordre, grièvement blessé par un éclat d'obus, a eu l'énergie d'endurer dans la défense de tranchées inondées et battues à tout instant par le feu de l'ennemi.

Caporal BOISSEAU, 27^e bataillon de chasseurs alpins : a donné à ses jeunes frères d'armes le plus bel exemple de courage et d'endurance dans la défense de tranchées inondées et battues à tout instant par le feu de l'ennemi.

Caporal SPEKING, 4^e zouaves : caporal.

Caporal MERLETTE, 23^e d'infanterie : blessé à la jambe, a refusé de se faire soigner, est resté sur la ligne de feu, a toujours montré l'exemple du mépris du danger et s'est proposé à plusieurs reprises pour des missions périlleuses.

Sergent BEAUCOUP, 28^e territorial d'infanterie : faisant partie du groupe franc du régiment, s'est avancé de jour jusqu'à 30 mètres des tranchées allemandes pour relever un blessé qui depuis deux jours n'avait pu être ramené en arrière, a tué ou blessé un officier et un soldat allemand dont l'attention avait été attirée par le bruit. Une seconde fois, de nuit, s'est avancé jusqu'à l'assaut.

Caporal ASSAILLY, 125^e d'infanterie : très belle conduite dans les derniers combats. A fait preuve de la plus grande énergie et de la plus belle bravoure.

Caporal LARUE, 32^e d'infanterie : agent de liaison les 30 et 31 octobre, a transmis sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, les ordres du son chef de bataillon avec une énergie indomptable.

Sergent GOUDART, 83^e d'infanterie : a pris part au combat du 5 novembre, a été grièvement blessé par un obus tombant dans la tranchée sur la section de mitrailleuses qu'il commandait et a pu, grâce à son énergie, donner encore des ordres tels que le service de la section a continué à être assuré jusqu'à la nuit.

Maréchal des logis ESQUERRÉ, cavalerie, groupe léger : n'a cessé de faire preuve de sang-froid, de courage et d'après en particulier dans la nuit du 9 au 10 novembre où il fut envoyé en reconnaissance sur la ligne des avant-postes qu'il ne connaît pas encore et dans la journée du 10, où, chargé d'établir la liaison entre son capitaine commandant et le commandant du groupe léger, a parcouru à plusieurs reprises un terrain battu par les balles, y fut blessé à la cuisse, ce qui ne l'empêcha pas de s'acquitter de sa mission, d'en rendre compte à son capitaine dans une lettre pleine de courage.

Sergent d'infanterie PHILIPPE, groupe cycliste : a fait preuve de beaucoup de courage et d'allant au cours des plus violents combats. Blessé grièvement a donné un bel exemple de courage à ses chasseurs cyclistes en restant à leur tête ; n'a consenti à quitter la ligne de feu que sur l'ordre formel de son lieutenant chef de peloton.

Sergent TRON, groupe cycliste : s'est distingué par le bel exemple d'entrain, de sang-froid et d'énergie qu'il a su donner à ses chasseurs. Chargé avec sa section de défendre une liste de village contre des forces supérieures du cavalerie et d'infanterie ennemis, a su prendre les meilleures dispositions et a arrêté pendant plusieurs heures la progression de l'ennemi, cela sous le feu violent de l'artillerie ennemie. Dans une autre circonspection, une auto-mitrailleuse ayant été abandonnée dans un fossé a la suite de paix, au moment de l'attaque en force de l'infanterie ennemie, s'est élançé à la tête de quelques chasseurs cyclistes volontaires entre les lignes adverses et, malgré les feux intenses d'artillerie et de mousqueterie dirigés sur lui, a réussi à repérer et à remettre en marche le moteur de l'auto-mitrailleuse et à la reconduire dans nos lignes.

Sergent-major SALLER, 9^e territorial d'infanterie : brillante conduite au feu et blessure grave au visage par une balle explosive.

Maréchal des logis DEXMIER, 57^e d'infanterie : le 25 octobre, a montré beaucoup de courage et d'entrain pendant le bombardement de la batterie par une batterie allemande de gros calibre. A été grièvement blessé au cours de ce combat.

Adjudant HEULOT, 68^e d'infanterie : chasseur forestier volontaire pour la guerre, plein d'entrain et de courage, d'un bel exemple.

Adjudant CARUEL, 6^e génie : depuis le début de la guerre, a fait preuve d'un tel zèle et d'un tel dévouement qu'il est tombé malade et a dû être évacué. A mis à rejoindre la compagnie un empressement digne de tous les élégans et, depuis son retour, a rempli avec beaucoup d'audace plusieurs missions périlleuses.

Adjudant JAMES, 14^e dragons : chef plein d'énergie et d'autorité, a groupé autour de lui des territoriaux, au combat du 9 octobre et les a entraînés sous un feu violent pour reconquérir le corps de son officier mortellement blessé.

Adjudant FERRER, 7^e dragons : plein de courage et d'énergie, a fait preuve du plus grand dév

Adjudant HENRY, 80^e territorial : remplaçant son lieutenant tué, a tenu tête avec sa section cernée par l'ennemi, et a ramené sa troupe dans les lignes en se frayant en fin de journée, un passage à la balonnette.

Adjudant-chef GUIBERT, 15^e d'infanterie : quoique blessé à la tête, s'est maintenu pendant douze heures dans une tranchée allemande qu'il avait enlevée à la baïonnette.

Soldat KELLER, 226^e d'infanterie : s'est distingué par son énergie et sa bravoure. Blessé deux fois, a dû être amputé des deux jambes.

Adjudant GEOFFROY, 209^e d'infanterie : s'étant offert pour effectuer une reconnaissance de travaux récemment exécutés par l'ennemi, a, par deux fois, tenté l'opération et sous un feu intense, a réussi à s'approcher de l'ouvrage ; a recueilli les renseignements demandés et bien que très grièvement blessé les a rapportés dans nos lignes.

Médecin auxiliaire BOUDEILLE, 54^e bataillon de chasseurs alpins : depuis le début de la campagne, n'a cessé de faire preuve d'abnégation et de mépris du danger en se portant sur la ligne de feu pour soigner les blessés et en évacuant son poste seulement lorsque les obus tombaient dessus. Remplit seul, depuis le 7 octobre, toutes les obligations du service de santé.

Soldat LE NY, 41^e d'infanterie : soldat remarquable de bravoure, d'activité, d'intelligence. A, pendant les combats livrés du 10 au 15 octobre, puissamment contribué à l'échec des attaques allemandes en fournissant à l'artillerie des renseignements judicieux, renseignements qu'il ne pouvait recueillir que très exposé dans un observatoire en butte aux coups des canons ennemis.

Soldat BILLEBAULT, 60^e bataillon de chasseurs : au cours d'un combat violent, voyant son lieutenant tombé grièvement blessé, s'est porté à son secours, l'a chargé sur ses épaules et rapporté à l'abri du canal qu'il n'a pu franchir qu'au prix des plus grands efforts et ensuite a repris sa place au feu.

Chasseur DEROUET, 57^e bataillon de chasseurs : à l'assaut de tranchées allemandes, le 27 novembre, a entraîné ses camarades avec le plus brillant courage en partant à la tête de sa section et en n'évacuant la tranchée ennemie minée, qu'à la dernière minute.

Caporal RAMBERT, 23^e bataillon de chasseurs : le 29 novembre, après avoir coupé les premières tranchées de fils de fer précédant une tranchée ennemie, s'est glissé sous les autres pour les arracher et a été atteint de quatorze blessures par le feu d'une mitrailleuse ennemie.

Brigadier TARABULUSI, 43^e d'artillerie : incorporé comme élève à l'école centrale et parti sur sa demande avec une batterie au lieu de rester au dépôt, a montré de la bravoure et du sang-froid en dirigeant à plusieurs reprises l'installation des lignes téléphoniques sous le feu de l'ennemi jusqu'aux tranchées de première ligne. A été grièvement blessé le 21 novembre.

Sergent LE PAUMIER, 205^e d'infanterie : faisant partie d'un détachement qui s'est trouvé pendant plusieurs semaines isolé des troupes françaises, a déployé les plus belles qualités d'intelligence, d'énergie et de sang-froid pour établir la liaison avec le commandement.

Caporal BRIOIS, 60^e bataillon de chasseurs à pied : pendant l'attaque de tranchées ennemis a fait preuve d'une grande énergie et du plus grand courage ; voyant les officiers et les sous-officiers tombés, a continué à entraîner ses hommes et est entré le premier dans les tranchées.

Caporal THOMAS, 12^e territorial : au cours des attaques allemandes des 5 et 6 novembre a su, par sa conduite et sa bravoure, rallier tous les hommes que la mort du capitaine, seul officier de la compagnie, avait vivement impressionnés et, donnant l'exemple, a fait subir à l'ennemi des pertes très sensibles.

Adjudant CHIARELLI, 15^e d'infanterie : le 10 novembre, a su se frayer, au travers de l'ennemi qui l'entourait ainsi que sa section, un chemin à coups de sabre, et a pu ramener son unité intacte aux tranchées.

Maréchal des logis LEROY, 61^e d'artillerie : blessé alors que cinq hommes de sa pièce venaient d'être tués et deux blessés par un obus de gros calibre, est resté bravement à son poste qu'il n'a quitté que sur l'ordre formel de son commandant de batterie.

Adjudant FRATH, 94^e d'infanterie : a montré la plus grande énergie depuis le début de la campagne. S'est particulièrement distingué au combat de nuit du 21 septembre.

Adjudant-chef ROUGELOWICK, 45^e d'infanterie : a déployé dans plusieurs combats, une énergie sans exemple en maintenant sous le feu la compagnie qu'il avait été appelé à commander. A su maintenir, le 10 novembre, l'unité qu'il commandait.

Soldat RAGON, 151^e d'infanterie : cycliste d'une énergie remarquable, a su, par sa décision, dans des circonstances difficiles, se tirer d'un mauvais pas. Notamment a tué deux observateurs allemands qui venaient de fusiller successivement deux cyclistes chargés de la même mission que lui.

Sergent LEFORT, 51^e d'infanterie : s'est particulièrement fait remarquer en toutes circonstances par sa bravoure, son entrain, son courage et son sang-froid. Grièvement blessé au cours d'une reconnaissance, le 7 octobre.

Sergent ARTHAUD, 51^e d'infanterie : étant dans la tranchée et ayant eu le bras gauche traversé d'une balle, a continué à commander sa demi-section pendant huit heures consécutives sous le feu de l'ennemi. N'a pas voulu abandonner son commandement.

Caporal JONVAL, 120^e d'infanterie : étant en petit poste avec son escouade dans un bois, a tenu en échec pendant trois quarts d'heure, deux sections ennemis qui l'attaquaient, l'une de front, l'autre de flanc ; n'a quitté son commandement que lorsqu'il s'est évanoui à la suite d'une blessure.

Chasseur DEVAUX, 9^e bataillon de chasseurs : s'est à plusieurs reprises avancé en rampant jusqu'à proximité immédiate des tranchées ennemis ; a tué plusieurs hommes et s'est emparé d'un fusil et d'un équipement. Le 24 octobre, a tenté à deux reprises sous le feu des mitrailleuses, de faire sauter un boyau avancé. A été blessé le 26 octobre.

Cycliste LAGRANGE, 29^e d'artillerie : a transmis les ordres du colonel dans les circonstances les plus périlleuses avec intelligence et bravoure, donnant l'exemple à tous par son entrain. Blessé très grièvement le 6 octobre a dû subir l'amputation de la cuisse.

Caporal BERTHOMIEU, 272^e d'infanterie : conduite digne d'éloge dans une situation particulièrement dangereuse. A maintenu avec la plus grande énergie dans les tranchées, du 12 au 18 octobre, ses hommes soumis à un feu d'artillerie des plus violents, et, malgré une blessure grave, a conservé néanmoins son commandement toute la nuit.

Sergent BOQUET, 328^e d'infanterie : remplaçant son officier qui venait d'être tué, a rétabli le combat dans une tranchée en partie détruite par les bombes, puis s'est porté seul vers une des mitrailleuses ennemis qu'il a détruite en lançant des pétards de mélinite. A ensuite été blessé le 26 octobre.

Sergent FRANÇOIS, 72^e d'infanterie : brillante conduite au feu pendant toute la campagne. A été grièvement blessé.

Sergent RICQUIER, 7^e génie : du 8 novembre au 4 décembre, a travaillé avec son escouade en un point de la ligne de feu particulièrement dangereux. Notamment dans les nuits du 21 au 24 novembre, a réussi à exécuter, à moins de 50 mètres de l'ennemi, une barricade et une tranchée en terrain découvert, sans cesser un instant le travail, malgré le feu très meurtrier de l'infanterie allemande durant les nuits claires.

Sergent RAMADIER, 122^e d'infanterie : a été blessé grièvement, le 11 novembre, à la cuisse en commandant sa section, et a réussi à maintenir tout son ascendant, quoique blessé, sur ses hommes, pendant toute la durée d'une attaque très violente.

Soldat BENOIT, 342^e d'infanterie : se trouvant sous le feu repéré d'une mitrailleuse, s'est porté spontanément au secours de ses camarades blessés et a été blessé lui-même.

Sergent LE BRIS, 6^e génie : plein d'audace et de courage, a été très grièvement blessé en jetant un pétard amorcé sur une tête de sape.

Caporal DAVID, 24^e bataillon de chasseurs : ayant eu la jambe brisée par un coup de feu à l'attaque d'une tranchée allemande le 23 novembre 1914, est resté sur le terrain. A fait le mort pour ne pas être emmené en captivité ; puis ayant consolidé sa jambe brisée avec un morceau de bois et un morceau de fil de fer, s'est efforcé sur un terrain constamment battu de revenir dans les lignes françaises qu'il n'a pu atteindre que le 2 décembre au soir. A avait prévenu en lançant dans la tran-

ché une lettre par laquelle il disait qu'il attendrait encore vingt-quatre heures si l'on ne pouvait venir à son secours la nuit même. A fait preuve ainsi d'un courage exemplaire et d'une rare volonté.

Adjudant de réserve IMBERT, 6^e bataillon de chasseurs : au combat du 30 novembre, s'est porté avec sa section jusqu'au réseau de fils de fer ennemi et, malgré le feu croisé et violent de plusieurs mitrailleuses s'est maintenu sur place toute la journée. Ne s'est replié de quelques mètres que par ordre, à la nuit, rapportant tous ses blessés.

Clairon LANAS, 6^e bataillon de chasseurs : au combat du 30 novembre au petit jour, a traversé le réseau de fils de fer allemand avec trois chasseurs dont deux ont été tués et l'autre blessé. A rejoint sa section où il a donné les renseignements les plus complets sur l'ennemi.

Soldat ROUX, 6^e bataillon de chasseurs : au combat du 30 novembre, au petit jour, a traversé le réseau de fils de fer allemand pour aller chercher des renseignements. A été grièvement blessé.

Adjudant PERRIN, 92^e d'infanterie : s'est précipité sur une tranchée allemande qu'il a enlevée et s'y est maintenu pendant plusieurs heures sous une grêle d'obus et de balles. A été grièvement blessé.

Tirailleur MOHAMED BEN BRAHIM, rég. mixte de zouaves et de tirailleurs : engagé au Maroc pour la durée de la guerre a perdu la vue à la suite d'une blessure reçue par un coup de feu.

Soldat BUDIN, 267^e d'infanterie : s'est présenté volontairement pour faire partie d'une patrouille au cours de laquelle il a été blessé le 23 septembre 1914. A dû subir l'amputation de la cuisse.

Adjudant DELOUCHÉ, 43^e d'artillerie : le 27 septembre, étant à son poste de chef de section, a été atteint par des éclats d'obus qui lui ont fait de multiples blessures. A été amputé.

Soldat DASSON, 5^e d'infanterie : dans la nuit du 28-29 octobre, est revenu chercher sous les balles ennemis son commandant de compagnie blessé. Ne pouvant le porter seul, est allé chercher du secours. Blessé en cours de route, n'en a pas moins persisté à vouloir chercher son officier et fut assez heureux pour pouvoir le ramener.

Soldat ARRIBERT, 18^e d'infanterie : blessé grièvement le 12 novembre, a dû subir l'amputation du bras gauche et de la jambe droite.

Médecin auxiliaire PERRIN, pilote d'escadrille : a, depuis le début de la campagne, fait preuve d'une bravoure, d'une audace et d'une habileté au-dessus de tous éloges. A fait plus de cent reconnaissances, réglages de tir, lancements de projectiles et souvent dans des circonstances très dangereuses. A eu son avion atteint de nombreuses fois par les projectiles ennemis, a été légèrement blessé d'un éclat d'obus à la tête et à la jambe dans un accident d'avion. Continue à donner chaque jour le plus bel exemple de courage.

Soldat GRASSET, 95^e d'infanterie : le 28 août, a transporté à tout petits pas, sous le feu de l'ennemi, son capitaine blessé et l'a conduit au poste de secours. Le 28 septembre, a porté à un moment critique un ordre à une compagnie de première ligne de son bataillon, malgré les balles qui tombaient autour de lui. Devenu le point de mire du tir des fantassins allemands, a acheté sans hâte de remplir sa mission et est venu rendre compte au commandant du bataillon.

Caporal LEFEVRE, 350^e d'infanterie : a montré depuis le début de la campagne un courage et une énergie indomptables. Blessé de deux balles dans l'épaule le 7 septembre, a demandé, dès sa rentrée, à diriger des patrouilles fournies par les groupes francs et a été de nouveau blessé le 25 novembre, d'un éclat de shrapnel à la tête.

Adjudant MINEL, chasseurs indigènes : a toujours fait preuve des plus belles qualités de courage et de dévouement. A reçu sept blessures au combat du 7 septembre, est resté trois jours sur le terrain et n'a pu être relevé que le quatrième jour.

Maréchal des logis LEE, 5^e hussards : a été grièvement blessé le 6 novembre et a dû être amputé de la jambe gauche.